Chaque fascicule contient un récit complet.

BUFFALO-BILL

L'Amulette mystérieuse.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

No. 76. Prix: 25 Centimes.

BUFFALO BILL'S DEATH CHARM

OR

THE LADY IN VELVET

BY THE AUTHOR OF

Tout à coup une voix impérieuse lui cria: «Tenez-vous prête! Je va's vous enlever sur ma selle!»

BUFFALO-BILL

Le Héros du Far-West.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

L'Amulette mystérieuse,

ou la Dame en Velours.

Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

L'Amulette protectrice.

Buffalo Bill, le Sorcier de la Piste, le Roi de la Frontière, avait entrepris un long voyage à travers une étendue immense de pays de plaine, presque inexploré, si ce n'est par des bandes de Peaux-Rouges en maraude, des Blancs hors la loi et quelque trappeur ou chasseur isolé. Pendant quelques mois, retenu par son service au fort Faraway, un des plus petits postes militaires de la frontière sud-ouest, il venait d'être chargé de porter des dépêches importantes au lointain fort McRae.

Le commandant de Fort Faraway avait insisté pour qu'il prît avec lui une escorte de soldats, mais Buffalo Bill, sachant ce qu'il pouvait faire, et aussi téméraire que jamais, avait déclaré qu'il préférait aller seul. Il avait seulement eu soin de bourrer les sacoches de sa selle de toutes les provisions et munitions nécessaires, en prévision d'un long voyage.

Après un jour de marche, il eut à traverser la ligne de faîte peu élevée d'une chaîne de collines qui dominaient une prairie onduleuse, s'étendant à perte de vue. Buffalo Bill arrêta son cheval pour contempler un instant ce spectacle, et il pensa qu'il n'avait encore jamais vu une région plus sinistre et plus désolée.

Tout à coup, son œil perçant découvrit un objet en mouvement sur cette plaine. Il redoubla d'attention et vit que c'était une personne à cheval, dont les vêtements flottaient au vent, soulevés par la rapidité de sa course.

Buffalo Bill poussa une exclamation de surprise. Il saisit vivement la lorgnette de campagne qu'il portait toujours sur lui et la dirigea sur ce cavalier qui ne lui semblait être ni un homme blanc, ni un Indien.

— Une femme, par tout ce qu'il y a de sacré! s'écria l'éclaireur. Qu'est-ce qui la fait fuir ainsi? Elle pousse évidemment son cheval de toute la vitesse qu'il peut donner.

Bientôt un bruit sourd, comme celui d'un tonnerre souterrain, se fit entendre à droite, dans la prairie, et une énorme masse sombre devint visible.

Buffalo Bill savait trop bien ce que cela signifiait. C'était un troupeau de bœufs, pris de panique pour quelque raison ignorée, et qui courait, têtes basses, détruisant tout sur son passage.

Prompt comme la flèche décochée d'un arc, le cheval de l'éclaireur se précipita dans la plaine, stimulé par les éperons qui s'enfonçaient dans ses flancs vigoureux.

— Il faut que je la sauve! dit le Roi de la Frontière haletant, les dents serrées par l'émotion. Ah! son cheval est tombé! Il s'est probablement cassé la jambe dans un trou de coyote...

«Pourvu que je n'arrive pas trop tard!

Le troupeau affolé n'était qu'à une centaine de mètres du cheval abattu et de l'amazone, qui se relevait, effrayée, pendant que l'intrépide éclaireur arrivait sur elle comme un tourbillon. Le bruit que faisaient les sabots des animaux martelant le sol était épouvantable, mais il fut dominé par la voix sonore et impérieuse de Buffalo Bill qui criait:

— Tenez-vous prête! Je vais vous saisir et vous enlever, en faisant volte-face!

Le cheval de l'éclaireur, dressé d'une façon merveilleuse et obéissant au moindre contact des jambes de son cavalier, qui lui laissait les rênes sur le cou, décrivit autour du petit groupe un cercle si étroit qu'il faillit perdre pied en tournant trop court. L'audacieux cavalier, penché sur sa selle, saisit la femme, l'enleva de terre et la posa devant lui, pendant que sa monture gagnait, sans ralentir sa vitesse, le flanc du côteau voisin.

Quelques instants plus tard, ils étaient en sûreté derrière un gros rocher en saillie, au-dessous duquel ils entendirent le troupeau précipiter sa course éperdue. Par un hasard qui tenait presque du miracle, les animaux s'étaient écartés de chaque côté du cheval tombé, qui se redressa de lui-même et se mit à trotter lentement pour rejoindre sa maîtresse, debout à côté du grand éclaireur.

Buffalo Bill examinait cette femme d'un regard curieux. Elle était vêtue d'une magnifique amazone en velours bleu, garni de galon d'or, à la mode militaire. Dans sa ceinture, étaient passés un couteau et un revolver, l'un et l'autre ornés de riches incrustations d'or.

Avant que l'éclaireur eût songé à l'aider, elle était déjà en selle, et, se tournant vers lui, elle lui dit d'une voix chaude et vibrante:

— Je vous connais, Buffalo Bill! Vous venez de me sauver la vie! Je dois et je puis faire quelque chose pour vous en retour de ce service.

Elle détacha de sa poitrine une broche d'une forme et d'un travail étranges et la tendit à l'éclaireur. Cette broche avait la forme d'une main en or tenant un crâne et deux os croisés, en ivoire. A cette broche, un hibou en or avec des yeux d'émeraude était suspendu par une chaîne d'or.

— Je reconnais ce bijou, dit l'éclaireur; j'en ai eu un semblable en ma possession autrefois, et, grâce à lui, j'ai pu échapper à la mort. Il m'avait été donné par une femme qui commandait à une troupe de brigands. Elle était connue sous le nom de la Reine du Cañon d'Or. Depuis, elle est allée au Mexique.

— C'était ma sœur, dont vous aviez sauvé la vie, comme vous avez sauvé la mienne, dit la femme en costume de velours. Moi aussi, j'exerce une certaine autorité sur les outlaws du voisinage; mais mon pays est situé de l'autre côté de la frontière, au Mexique, et j'ai l'intention de ne plus en sortir.

Elle étendit le bras dans la direction du sud.

— Trente milles seulement me séparent de ma patrie, ajouta-t-elle; et cette broche peut vous être utile si vous tombez entre les mains des bandits de cette région... Ne me suivez pas. Adieu!

Elle lança son cheval au galop, pendant que Buffalo Bill la regardait avec étonnement, et elle ne tarda pas à disparaître derrière un monticule. Le chef des éclaireurs crut ce qu'elle lui avait dit, et il épingla la broche sur sa poitrine.

— Qui sait? J'en aurai peut-être besoin, murmura-t-il en poursuivant son chemin.

Il en avait grandement besoin, car sa route était semée d'embûches et de périls.

Signes révélateurs.

— Chaque individu de cette bande sera mis à mort, j'en fais le serment, tout jeune que je suis!

Quand il eut ainsi exhalé sa fureur, celui qui parlait porta des yeux remplis d'épouvante autour de lui, et il ne put supporter la vue de cette scène de carnage et de ruines. Il se jeta tout de son long sur le sol, se cacha la tête dans ses mains et, secoué de sanglots convulsifs, répandit des larmes amères et brûlantes.

Cependant un cavalier s'avançait rapidement vers le lieu où était couché le pauvre garçon, inconscient de tout ce qui l'entourait, absorbé dans son immense douleur.

En arrivant plus près, le cavalier aperçut les restes fumants d'une maison incendiée. Il arrêta brusquement sa monture, et son visage devint pâle et rigide, pendant qu'il disait tout bas:

— On a fait ici une sinistre besogne. Ah! voici une des victimes étendue là-bas; mais elle a échappé à la mort.

Il sauta vivement à bas de son cheval, et, se

penchant au-dessus de l'infortuné qui sanglotait, il dit avec douceur:

— Mon pauvre ami, qui êtes-vous?

Celui auquel il adressait la parole se mit aussitôt debout, le visage gonflé de larmes, les yeux enflammés, tout son corps tremblant d'émotion.

Le cavalier avait devant lui un adolescent de dix-sept ans environ, de haute taille, aux formes athlétiques, avec un visage empreint de courage et de beauté. Il portait une culotte de peau de daim enfoncée dans des bottes à revers, une chemise de chasse grise, un chapeau à bords rabattus et, autour de la taille, une ceinture d'armes.

Sa main s'était instinctivement portée sur son revolver. Mais il la retira aussitôt.

— Non! non! Vous n'êtes pas de cette bande maudite; vous n'êtes pas de ceux qui ne vivent que pour faire le mal! s'écria-t-il.

— On a été bien cruel envers vous, mon garçon. C'était ici la maison paternelle, et votre foyer domestique! dit le cavalier avec un accent de sympathique pitié.

— C'était la demeure de mes parents, où nous vivions, heureux et paisibles. Voyez-la maintenant! Ils sont tous perdus pour moi, ceux que j'aimais! Ils sont étendus morts, là-bas, dans les buissons, assassinés! Mon pauvre père, ma mère, mon petit frère! Je suis le seul de toute ma famille!... Voyez, Monsieur! voyez ce qu'ils ont fait!

Le jeune homme montrait du doigt les poutres et les charpentes calcinées de ce qui avait été une grande habitation avec ses dépendances, le rancho de quelque colon prospère, et qui n'était plus qu'un amas de décombres lugubres.

Le cavalier ne dit rien et se dirigea en hâte vers les buissons où le jeune homme avait dit que se trouvaient les victimes. Il y vit un homme d'une quarantaine d'années, une femme de quelques années plus jeune, et un garçon de quatorze ans. Ils étaient tous morts, la tête traversée par des balles.

Le jeune homme, qui avait suivi l'étranger, contempla les cadavres de ceux qu'il aimait. Son œil était ferme, son visage pâle et grave, car il s'était ressaisi à force d'énergie et de volonté. Le cavalier lui demanda:

— Qui a fait cette sanglante besogne et commis ces crimes, mon ami?

— Les Indiens, Monsieur.

— La nuit dernière?

— Oui, Monsieur.

— Où étiez-vous?

— A la chasse, avec plusieurs de mes camarades des autres ranchos.

— Y a-t-il d'autres habitations détruites? Je sais qu'il y a des ranchos, au nord du vôtre?

— Je ne sais pas, Monsieur. J'ai quitté mes amis pour revenir à la maison, — et voici ce que j'ai trouvé!

Les lèvres de l'infortuné furent agitées d'un tremblement convulsif, et ses yeux s'obscurcirent de larmes.

Le cavalier se mit à parcourir le terrain, relevant tous les détails, de l'œil expérimenté d'un homme accoutumé à la vie de la Prairie. L'adolescent le regardait avec un intérêt intense. En dépit de son profond chagrin, il ne pouvait s'empêcher d'admirer cet étranger. C'était, en effet, un homme superbe, haut de six pieds environ; sa chevelure brune tombait sur ses larges épaules en longues boucles gracieuses; son costume était élégant et pittoresque; un large sombrero recouvrait sa belle tête énergique; autour des reins, il portait une écharpe et une ceinture d'armes, suivant la coutume de la frontière.

Quand il reporta ses regards du cavalier sur la monture, que l'étranger avait laissée libre d'errer pour chercher sa nourriture, le jeune homme vit un animal magnifique, richement harnaché, avec l'équipement complet pour camper; d'un côté de la selle était suspendue une carabine, et, de l'autre, un lasso enroulé se balançait.

Quand il eut terminé son examen des lieux, le cavalier revint à l'endroit où les cadavres étaient étendus et se pencha vers eux. Il semblait vouloir lire sur leurs visages. On eût dit qu'il croyait vraiment que leurs lèvres fermées allaient s'ouvrir pour lui raconter l'histoire cruelle de leur mort, tant il mettait d'insistance à les pénétrer de ses regards scrutateurs.

Il se baissa davantage sur le corps du petit garçon et retira quelque chose qu'il tenait entre ses doigts crispés; puis il croisa pieusement les mains des victimes sur leurs poitrines.

— Il y en a d'autres encore, Monsieur, dit le jeune homme d'une voix tremblante.

— D'autres morts?

— Oui; ma vieille nourrice noire, qui était venue ici avec nous, ainsi que son mari. Ils sont là-bas, à la lisière du bois; et, un peu plus loin, nos deux cowboys, à l'endroit où ils sont tombés en combattant. C'est tout, Monsieur.

— C'est tout! Il y en a sept! Et d'une seule maison! Et il ne reste plus que vous, mon brave enfant!

— Je suis le dernier, mais je vengerai ceux qui

sont morts. Je le veux! J'en ai fait le serment! Je vais me mettre sur la piste de ces Indiens et...

— Mon garçon, vous avez tort, tout à fait tort.

— Voulez-vous dire que je ne dois pas venger ceux qui ne sont plus, mes chers morts? demanda le jeune homme d'un ton farouche.

Sa main s'appuya de nouveau sur son revolver, car la pensée lui traversa rapidement l'esprit que cet étranger n'était pas son ami, pour lui faire une telle remarque.

— Je n'ai pas dit que vous ne deviez pas vous venger; j'ai voulu dire qu'il ne faut pas que les innocents soient punis au lieu des coupables, car les Indiens ne sont pas responsables de cet acte sanguinaire; ils ne l'ont pas commis! dit l'étranger d'un air sérieux et convaincu.

Le jeune homme jeta sur l'étranger des regards où se lisaient l'étonnement et l'incertitude, comme s'il doutait d'avoir bien compris.

— Attendez un instant, mon jeune ami, reprit le cavalier inconnu. Il faut que je voie les autres cadavres.

L'étranger alla d'abord aux deux nègres, puis aux cowboys; il les examina avec attention, ainsi que tout ce qui les entourait.

Alors, le jeune garçon, qui n'avait pas perdu un de ses mouvements, lui demanda d'une voix haletante:

— Vous dites que ce ne sont pas des Indiens qui ont massacré mes parents, nos serviteurs et mis le feu à notre habitation?

— Ce ne sont pas des Indiens, mon ami.

— Mais nous avons traversé leur piste, à l'aller comme au retour.

— Qui l'a traversée?

— Mes pards et moi.

— Qui sont-ils, vos pards?

— Les fils des autres rancheros, Monsieur, comme je vous l'ai dit.

«Nous sommes cinq, tous de jeunes garçons. Je suis leur capitaine; nous parcourions en éclaireurs le pays d'alentour, pour empêcher les Peaux-Rouges de surprendre nos établissements; mais nous ne croyons pas qu'il y en eût sur le chemin de la guerre, c'est pourquoi nous étions partis pour chasser du côté du Rio-Grande. En revenant, nous avons découvert une piste récente d'Indiens s'éloignant de notre settlement, et cela nous inquiéta. Bientôt après, nous rencontrâmes la même piste, mais se dirigeant vers nos habitations. Cette fois, notre épouvante fut à son comble, et nous nous hâtâmes de regagner chacun nos habitations. Pour moi, voilà ce que j'ai trouvé!

Et l'infortuné eut un renouveau de sanglots.

L'étranger avait écouté ce récit avec attention. Il demanda:

— Combien de ranchos y a-t-il dans cette vallée?

— Neuf.

— Combien de personnes les occupent?

— Cowboys et familles, tout compté, une soixantaine environ, Monsieur.

— Et vous êtes l'un des cinq éclaireurs qui parcourent le pays pour essayer de garder vos établissements contre les surprises des Indiens?

— Oui, Monsieur.

— Quand êtes-vous partis pour votre expédition de chasse?

— Il y a deux jours.

— Quelle distance y a-t-il d'ici au rancho le plus proche?

— Huit milles, à ce qu'on dit.

— Et les autres ranchos sont plus loin dans la vallée?

— Oui, Monsieur.

— A quelle distance d'ici estime-t-on que se trouve le pays des Peaux-Rouges?

— Il y a environ soixante milles d'ici à la frontière.

— Avez-vous remarqué le nombre des individus, sur les pistes d'aller et de retour, mon garçon?

— Une vingtaine sur la piste d'aller et deux fois autant sur celle de retour.

— Je vois que l'on n'a enlevé ni vos bestiaux, ni vos chevaux.

L'étranger, en disant ces mots, désignait d'un geste un grand troupeau de bœufs au pâturage à une couple de milles plus loin et une bande d'une centaine de chevaux plus rapprochée.

— Il me semble qu'il manque quelques chevaux, Monsieur.

— Avez-vous remarqué sur les pistes que vous avez vues, si les chevaux étaient ferrés ou non?

— Non, Monsieur.

— Ils n'étaient pas ferrés.

— Comment savez-vous cela?

— Toutes les traces que vous voyez par ici sont celles de chevaux ferrés; mais vous vous apercevrez que vos agresseurs ont poussés terriblement leurs montures en venant; alors ils ont laissé leurs bêtes éreintées, et ils en ont pris de fraîches dans votre troupeau, en emmenant avec eux autant qu'ils le pouvaient sans nuire à la rapidité de leur fuite. C'est facile à vérifier en passant votre troupeau en revue.

— Oh! Monsieur, vous paraissez interpréter tous ces signes à merveille.

— C'est mon métier. Maintenant, regardez ceci, et dites-moi si ce sont des cheveux d'Indien.

— Non, Monsieur; ce sont les cheveux d'un Blanc.

— Je les ai retirés de la main de votre petit frère, et il les avait évidemment arrachés de la tête de son meurtrier en se débattant.

— Pauvre Sammy!

— Voici un éperon que j'ai ramassé. Est-ce à vous, à votre père ou à l'un des cowboys?

— Il n'appartient à aucun de nous, Monsieur.

— Les Indiens ne portent pas d'éperons et ne montent pas de chevaux ferrés. Ainsi, en dépit de tous leurs efforts pour faire croire qu'ils étaient des Peaux-Rouges, et bien qu'ils se fussent, comme eux, bariolés de peintures hideuses, ceux qui sont venus ici étaient en réalité des Blancs.

— Comment savez-vous qu'ils s'étaient mis de la peinture? demanda le garçon, surpris de cette affirmation.

— Vous trouverez sur les vêtements de votre père des traces de peinture que les frottements et les furieux contacts de la lutte corps à corps y ont laissées. Vous en verrez aussi sur la figure et les mains de votre frère et du nègre, preuve évidente qu'ils se sont cramponnés à leurs meurtriers avec la rage du désespoir.

«Ainsi ce sont des Blancs, et non pas des Indiens, qui sont les auteurs de ce forfait diabolique.

— Qui peuvent-ils être?

— Je suis étranger au pays; je ne fais qu'y passer, porteur de dépêches importantes d'un fort de la frontière à l'autre. Je ne connais personne ici; mais vous devez savoir si votre famille a des ennemis capables de perpétrer un crime aussi odieux. Vous devez savoir également s'il n'y a pas des bandes de brigands outlaws dans cette région?

— Oui, Monsieur; il y a les Rôdeurs Rouges, — des outlaws organisés en bande, qui volent et tuent sans merci. Mais ils ne sont jamais venus dans Meadowland Valley.

— Il y a commencement à tout, mon pauvre garçon; vous en faites la triste expérience. Mais le devoir m'appelle; il faut que je poursuive mon chemin. Je m'arrêterai aux ranchos en passant, et je vous enverrai immédiatement du secours.

— Si eux-mêmes n'ont pas été victimes des bandits!

— Sans doute; mais ce n'est guère probable.

«Mais voilà des cavaliers là-bas! Préparons-nous à les recevoir, si ce sont des ennemis.

— Ce sont mes pards! s'écria le garçon en apercevant quatre cavaliers qui montaient la vallée à bride abattue.

— Vos pards, vos camarades? demanda vivement l'étranger.

— Oui; ils sont quatre, et avec moi, nous formons la troupe des cinq dont je vous ai parlé. Les uns, dans la vallée, nous appellent les Cinq Guerriers; d'autres nous ont surnommés les Cinq Furets, car nous avons toujours su d'avance quand une incursion de Peaux-Rouges se préparait... Ils précipitent leur allure comme s'ils étaient porteurs de nouvelles importantes. Ils ont peut-être à me raconter la même histoire de meurtre et de destruction.

— Non; je suis persuadé que les brigands ne sont pas descendus dans la vallée. Ils sont arrivés à votre rancho juste avant le lever du soleil, et, s'ils avaient poursuivi leur besogne effroyable, nous verrions d'ici la fumée des fermes incendiées. D'ailleurs, ils n'étaient pas de force à attaquer des colons nombreux dans leurs habitations et en plein jour... Non, ils sont venus ici poussés par un motif particulier que nous ignorons; et, après avoir accompli leur œuvre de mort, ils sont partis se mettre en sûreté, en laissant planer sur les Peaux-Rouges les soupçons et le blâme de leurs crimes.

— Vous parlez comme un homme d'expérience, Monsieur, et je crois que vous avez raison, dit tristement le garçon, qui ajouta:

«Je serai certes heureux d'apprendre que personne n'a eu à souffrir comme moi.

Les quatre cavaliers s'approchaient rapidement. C'étaient quatre jeunes gens, bien armés et bien montés, à peu près du même âge que celui qui venait d'être si odieusement fait orphelin. Ils étaient vêtus comme lui, et, comme lui, robustes et bien découplés.

Ils arrivèrent au galop tous quatre de front. Sans dire un mot, ils sautèrent à bas de leurs montures et vinrent étreindre les mains de leur camarade.

Tout d'abord, le pauvre garçon, frappé au cœur parut sur le point de céder à sa douleur et d'éclater en sanglots; mais, dominant son émotion, il dit d'une voix sourde:

— Merci, pards! Vous le voyez, je reste seul et sans foyer. Ici sont couchés les cadavres de mes parents et de mon frère, Sammy; là-bas, ceux de Mama Jenny et de l'oncle Peter; plus loin, les deux cowboys, Lige et Burt... Ces démons incarnés sont-ils descendus dans la vallée?

— Non, Bird; ils sont retournés dans les montagnes. Nous avons aperçu la fumée de votre habitation incendiée peu de temps après vous avoir quitté. Nous avons donné l'alarme et revenons ici en toute hâte. Est-il trop tard pour les poursuivre?

Ainsi parla Kane Noland, les yeux obscurcis des larmes qu'une sympathie profonde lui faisait monter du cœur. Les autres semblaient trop émus pour pouvoir dire un mot, en présence de tant d'horreurs et de désolation.

— Il est trop tard pour les poursuivre maintenant, garçons; mais ils payeront ce forfait de leur tête! Chacun des hommes de la bande y passera! Car je sais que vous me prêterez votre concours dans cet acte de légitime vengeance, dit le jeune homme d'un ton résolu.

Aussitôt des lèvres des quatre jeunes gens, sortit cette réponse unanime, étrangement solennelle à cette heure et en ce lieu:

— Nous serons avec toi jusqu'au bout, cher Bird, jusqu'à la mort, s'il le faut.

— J'en suis persuadé, camarades.

— Oui, les Peaux-Rouges subiront les conséquences de leur crime! dit Nick Walker.

Alors, Bird Bainbridge, qu'ils reconnaissaient pour leur capitaine, les surprit en faisant cette déclaration:

— Mais ce ne sont pas les Peaux-Rouges, mes garçons!

— Qui dit cela? s'écrièrent ensemble les jeunes cavaliers.

— Le Gentleman que voilà; — je ne connais pas son nom.

Il se tourna vers l'étranger, qui, pendant ce temps, avait observé tranquillement les jeunes gens comme si, de ses yeux perçants, il pénétrait le fond de leurs pensées.

Devant cet appel indirect de Bird Bainbridge pour savoir qui il était, tous les yeux se tournèrent vers l'étranger, pendant que Seth Saunders répétait d'un ton incrédule:

— Ah! bah! ce ne sont pas les Indiens qui ont fait cela!

— C'est mon opinion, mon jeune ami; mais nous sommes tous sujets à l'erreur, repartit l'inconnu.

— Mais qui pourrait ou voudrait commettre de pareils forfaits, si ce n'est des Indiens? demanda Bud Rainey.

— Je dis que ce sont des Blancs, déguisés en Indiens, qui ont accompli cette sanglante besogne.

« J'ai vu, sur cette frontière, des Visages-Pâles commettre des actes aussi monstrueux que tous ceux dont les Indiens peuvent se rendre coupables, dit l'étranger.

— Alors, vous défendez les actes barbares des Indiens, Monsieur? demanda Seth Saunders avec une certaine irritation.

L'étranger sourit et répondit sans manifester de colère:

— Je suis un vieux coureur des prairies, bien que je sois relativement jeune. J'ai vu les actes les plus vils commis par les Indiens, mais j'ai vu aussi des actes de cruauté et des meurtres également ignobles commis par des Blancs, outlaws et renégats; encore y avait-il entre eux cette différence dont il faut bien tenir compte: les Peaux-Rouges sont, dès l'enfance, dressés à se battre d'une manière barbare contre les femmes et les enfants aussi bien que contre les hommes, et à considérer les Visages-Pâles comme des ennemis naturels qui les ont chassés de leurs territoires; tandis que les outlaws, fuyant la justice pour des crimes qu'ils ont commis ailleurs, viennent ici et se conduisent envers ceux de leur propre race d'une façon tellement abominable que les sauvages ne sauraient la dépasser et s'en montrent parfois écœurés ou jaloux.

Il y avait dans ces paroles de l'étranger un tel accent de conviction que les garçons n'en mirent point la vérité en doute; Bird Bainbridge lui demanda seulement:

— Voulez-vous nous dire qui vous êtes, Monsieur?

— Je m'appelle William F. Cody, mais je suis plus connu sous le nom de Buffalo Bill, chef des éclaireurs militaires du Nord-Ouest.

Buffalo Bill.

Buffalo Bill!

Le nom fameux fut répété par les cinq camarades avec une stupéfaction presque sceptique. Ils ne pouvaient en croire leurs oreilles.

Etait-il possible qu'ils se trouvassent face à face avec cet homme extraordinaire, dont ils avaient entendu raconter les aventures prodigieuses, même avant d'être venus avec leurs parents fonder un nouveau foyer, dans un rancho du Nouveau-Mexique, au milieu de dangers perpétuels!

Ils avaient lu le récit de ses hauts faits, quand ils étaient tout enfants, loin de la frontière et de la Prairie; depuis, ils avaient entendu parler de lui avec admiration et enthousiasme, au foyer de leurs nouvelles demeures; ils avaient écouté les histoires héroïques que racontaient à son sujet les rancheros et les chasseurs, près des feux de bivouac. En ce moment même, deux d'entre eux avaient dans leurs sa-

roches des romans relatifs à certains épisodes de la carrière aventureuse du célèbre éclaireur.

Buffalo Bill!

Ce nom possédait un charme merveilleux.

C'était le «Sésame, ouvre-toi!» de tous les jeunes cœurs.

Etait-il possible que cet étranger fût vraiment leur héros favori. N'était-ce pas plutôt un imposteur?

Mais non! c'était bien lui, — l'éclaireur des éclaireurs!

Ils contemplaient son beau visage, loyal et intrépide; ils admiraient sa prestance, digne d'un ancien preux; ils contemplaient son pittoresque costume de cavalier de la frontière, son superbe coursier, son harnachement de guerre; — tout cela était bien d'accord avec l'idée qu'ils s'étaient faite du héros. Il n'y avait pas à s'y méprendre. C'était bien Buffalo Bill, et non pas un autre, que les Cinq Guerriers de Meadowland Valley avaient devant eux.

— Veuillez me pardonner, Monsieur, ce que je viens de dire, s'écria Seth Saunders, confus d'avoir parlé trop vite.

— N'y pensez plus, mon garçon! Maintenant, laissez-moi vous dire que je me suis demandé comment je pourrais rendre service à notre jeune ami. Vous lui avez promis votre concours pour tirer vengeance de l'horrible forfait dont ceux qu'il aimait ont été les victimes. Vous avez bien fait. Mais moi, que pourrais-je faire?

— Oh, Monsieur, si vous vouliez seulement venir à notre aide! s'écria Bird Bainbridge, auquel se joignirent tous les autres, répétant:

— Oh, oui, Monsieur, si vous le vouliez!

Après avoir réfléchi un instant, le Roi de la Prairie dit aux jeunes gens:

— Je suis chef des éclaireurs à Fort Faraway et, en ce moment, porteur de dépêches importantes qui, dernièrement, ont été interceptées en route, pour le cordon de postes militaires qui va jusqu'à Fort McRae, dans le massif montagneux de Tule Rosa.

«J'ai l'ordre formel de faire hâte; mais, à mon retour à Fort Faraway, je dois obtenir un congé, et je vous promets qu'au lieu d'aller le passer chez moi, au Kansas, comme c'était mon intention, je reviendrai ici et vous aiderai à pourchasser les êtres démoniaques qui ont commis cet acte abominable.

Les garçons poussèrent un hourra d'enthousiasme en agitant leurs chapeaux. Il leur semblait déjà voir les meurtriers découverts et exterminés.

— C'est bien aimable à vous, Monsieur, de me prêter si généreusement votre concours! dit Bird Bainbridge en tendant la main au chef des éclaireurs, qui la serra chaleureusement.

Les autres jeunes gens, profitant de la circonstance, lui tendirent aussi la main, fiers de l'étreinte du grand coureur des prairies et des bois.

— Ce n'est pas amabilité de ma part; c'est mon devoir de venir à votre aide, reprit Buffalo Bill. Je vous ai dit que les meurtriers n'étaient pas, à mon avis, des Peaux-Rouges, mais des Blancs. J'en suis plus persuadé que jamais. Mais il vaudra mieux n'en rien dire et tenir la chose secrète entre nous... Vous avez tous bien compris?

— Oui, Monsieur, répondirent vivement les cinq jeunes gens.

— S'ils viennent à savoir que ce sont eux que l'on soupçonne et non pas les Indiens, ils seront sur leurs gardes; un homme averti en vaut deux, dit le proverbe. On leur donnerait ainsi la possibilité de dissimuler leurs traces ou de quitter le pays. S'ils croient, au contraire, que les soupçons ne se portent que sur les Indiens, ils commettront des imprudences, et on pourra d'autant mieux les découvrir ou les reconnaître.

— Vous avez parfaitement raison, Monsieur, déclara Bird Bainbridge, que ses compagnons approuvèrent; car les Cinq Furets de Meadowland Valley étaient prêts à accepter tout ce que Buffalo Bill leur demanderait.

— Il faut donc ne mettre personne dans le secret de ce que nous soupçonnons, reprit-il, mais procéder prudemment et tranquillement pour découvrir tout ce que vous pourrez. Vous devez, en fait, jouer le rôle de détectives, de furets, comme vous dites, pour découvrir la piste des coupables et les retrouver.

«Obtenez tous les renseignements que vous pourrez, et dans six semaines, à compter de ce soir, je vous donne rendez-vous ici.

«Si je ne suis pas à ce rendez-vous, c'est que je serai mort ou blessé. Je m'arrangerai, en tout cas, pour envoyer quelqu'un à ma place; car j'ai des amis qui, à ma prière, feront ce qu'ils pourront pour vous. Mais je serai ici, à moins d'impossibilité. S'il nous arrivait, d'ici là, de nous rencontrer ailleurs, faites semblant de ne pas me connaître, si moi-même je ne vous reconnais pas.

— C'est entendu, Monsieur; mais vous nous reconnaîtrez toujours à l'étoile d'argent que nous portons à nos chapeaux.

— Certes, je n'oublierai pas mes Cinq jeunes Guerriers; mais laissez-moi vous avertir de vous préparer à une sérieuse besogne quand je reviendrai parmi vous. Préparez vos meilleurs chevaux et vos meil-

leures armes; n'oubliez pas vos meilleurs lassos; — je considère le lasso comme une arme très efficace quand il est habilement manié. Que vos provisions soient à portée de la main, pour les empaqueter et les emporter en un instant; car, lorsque je reparaîtrai, j'aurai, de mon côté, fait une besogne de furet, et si j'ai besoin de vous, ce sera comme l'homme du Texas avait besoin de sa carabine, — rudement. J'aperçois toute une bande de cavaliers qui monte la vallée; et, comme je ne désire pas qu'ils me voient, il faut que je m'en aille vivement.

« Souvenez-vous. Dans six semaines à partir de ce soir, si vous n'avez pas de nouvelles de moi plus tôt. Au revoir, mes garçons!

Rapidement, Buffalo Bill alla à son cheval, sauta en selle et partit au galop vers le bois, laissant les cinq camarades muets d'admiration et tout fiers et heureux du hasard qui leur donnait pour allié leur héros favori entre tous les héros.

Il y avait déjà cinq minutes que l'éclaireur était parti, et aucun des cinq jouvenceaux n'avait encore ouvert la bouche. Ils étaient trop émus des événements qui venaient de se succéder.

Cependant, le groupe des cavaliers se rapprochait. Ils étaient une vingtaine environ et avançaient à une vive allure. C'étaient les rancheros et cowboys des fermes voisines, qui se hâtaient d'accourir sur le théâtre du massacre et de l'incendie, à la suite de l'alarme donnée par les quatre compagnons de Bainbridge, lequel s'appelait en réalité Burr; mais les cowboys lui avaient donné, à cause de l'assonnance, sans doute, le sobriquet de « Bird », l'Oiseau, et tout le monde l'appelait ainsi.

Il y en avait de tous les âges dans cette cavalcade de rancheros et de cowboys, qui venaient s'assurer de leurs yeux si véritablement il y avait eu une incursion d'Indiens dans le rancho des Bainbridge, qui était le plus important et le plus riche de la vallée.

Mr. Bainbridge s'y était établi, après avoir quitté un autre rancho dans le Texas. Il était très à son aise quand il arriva dans le pays, et il avait pu organiser pour lui et pour les siens une habitation très confortable.

Il possédait de nombreux poneys, un grand troupeau de bestiaux, et une centaine d'arpents de terre, en pâturages ou en cultures. C'étaient là des signes évidents d'une situation sérieuse et prospère. On disait qu'il avait au Texas un beau rancho, qu'il avait vendu contre argent comptant, en faisant un sacrifice, pour aller au Nouveau-Mexique; mais personne ne savait au juste la raison qui l'avait déterminé à s'expatrier, car on ignorait presque tout de son histoire.

C'était un bel homme de quarante-cinq ans; sa femme était aussi très belle, et leurs deux fils, Burr et Sammy, étaient des garçons intelligents, de charmante figure, audacieux, bien élevés par leurs parents, qui leur avaient donné l'instruction qu'ils avaient eux-mêmes reçue, car ils étaient l'un et l'autre des gens de bonne éducation et d'excellentes manières.

Ils avaient amené avec eux le vieux nègre Peter et sa femme Jenny, ainsi que deux cowboys qui avaient été leurs serviteurs sur le rancho du Texas.

Quand il était venu s'établir dans le pays, Mr. Bainbridge avait occupé un certain nombre d'hommes à bâtir son habitation et les dépendances, à enclore ses champs, à défricher la terre, à l'ensemencer, et il les avait payés généreusement, ce que peu de colons, venant de si loin, étaient en état de faire.

S'il y avait quelque chose de mystérieux dans l'histoire de la famille Bainbridge, comme on l'insinuait dans la Meadowland Valley, personne n'avait pu se faire une idée précise de ce que ce pouvait être. Tout le monde, cependant, s'imaginait qu'un mystère quelconque devait exister, qui avait eu pour effet de faire quitter le Texas à cette famille; mais ni les deux jeunes fils, ni les nègres ou les cowboys ne l'avaient jamais révélé, en admettant qu'il y en eût un, et qu'ils en eussent connaissance.

Cependant, cette famille était devenue vite populaire dans le pays; et lorsque Bird Bainbridge eut organisé la petite troupe de fils de rancheros de son âge, qui prirent le nom d'Eclaireurs de l'Etoile d'Argent, pour protéger la vallée contre une incursion possible, tous les colons en furent enchantés, surtout après que les intrépides jeunes gens leur eurent rendu des services signalés en plus d'une occasion.

Ils étaient, tous les cinq, des tireurs de première force, experts à lancer le lasso, et des cavaliers intrépides, montant n'importe quel cheval. Enfin, pour faire valoir ces qualités, ils avaient toute l'ardeur et tout le courage de vrais enfants de la frontière.

L'habitation des Bainbridge était admirablement située: le corps principal, entouré d'arcades, se dressait sur une colline, à la lisière d'un bois superbe, non loin d'un cours d'eau important. De là, on avait une vue magnifique sur la vallée et les prairies, où paissaient les bestiaux.

Cette habitation était très bien meublée, pour une maison sur la frontière. Le bonheur semblait y régner, en dépit de l'expression de hantise et d'inquiétude, rarement absente des yeux de Bainbridge, le père de famille.

D'un seul et horrible coup, ce foyer idéal d'une famille de la frontière avait été renversé et anéanti.

L'adolescent qui avait échappé au massacre était, à ce qu'on croyait savoir, le seul qui restât de sa race, le seul survivant du rancho Bonaventura, comme Mr. Bainbridge avait appelé son nouveau domaine.

En approchant, les colons, qui arrivaient à bride abattue, ralentirent leur galop furieux. Ils mirent leurs chevaux au pas, quand ils virent les deux cowboys étendus morts sur le bord du chemin.

Ils aperçurent ensuite les cadavres des nègres et, un peu plus loin, soulevèrent leurs chapeaux et restèrent la tête nue en présence des corps rigides du ranchero, de sa femme et du petit Sammy.

Pas un mot ne fut prononcé pendant que, serrant la bride de leurs montures, ils contemplaient le seul survivant de cette famille autrefois heureuse et prospère.

Enfin, un vieux colon à cheveux blancs s'écria d'une voix étranglée par l'émotion:

— Mon Dieu! tous morts!... Mon garçon, les diables rouges vous ont porté un coup bien cruel! Que le Ciel ait pitié de vous, car la sympathie humaine ne saurait vous consoler d'un pareil malheur!

— Où sont les diables rouges qui ont fait cela?...

«Bird Bainbridge, vous êtes un bon chercheur de pistes; vous êtes la victime de ces bandits; bien que vous ne soyez qu'un enfant auprès de moi, je vous suivrai comme notre chef pour venger ceux que vous aimiez.

Ainsi parlait un des colons. Ses cheveux et sa barbe étaient gris de fer; l'âge avait courbé son corps vigoureux; sa sagesse et son courage lui donnaient de l'autorité parmi les rancheros; cependant, il n'hésitait pas à déclarer qu'il était prêt à obéir aux ordres du jeune garçon.

— Et moi aussi, je vous suivrai, s'écria un autre.

Et tous, les uns après les autres, affirmèrent leur bon vouloir.

— Comptez sur nous, Bird, jusqu'au bout

— Sur moi aussi, mon jeune pard!

— J'en suis aussi!

— Quel homme pourrait refuser son aide, ayant un tel spectacle devant les yeux!

— Hourra pour notre jeune Capitaine!

L'intrépide jeune homme était profondément touché. Ses lèvres tremblaient d'émotion contenue. Mais ce n'était plus le moment de pleurer; il fallait agir. En dépit de son chagrin et des tortures de son cœur, il se conduirait en homme courageux.

— Mes amis, je vous remercie tous, dit-il avec une simplicité touchante. Si quelques-uns parmi vous se sentent moins capables de supporter les fatigues d'une rude expédition, je leur serai reconnaissant de veiller sur mes chers morts. Nous allons nous mettre sans retard sur la piste des infâmes bandits.

Ses quatre compagnons le regardèrent avec étonnement, se souvenant de ce que Buffalo Bill venait de leur dire.

Bainbridge remarqua leur surprise et leur dit à demi-voix:

— Notre premier devoir est de découvrir où conduit la piste.

Les autres garçons comprirent la justesse de cette observation. Il fut décidé que dix des colons les mieux montés et les plus endurcis à la fatigue accompagneraient les cinq jeunes gens sur la piste, et que ceux qui resteraient en arrière camperaient en cet endroit, enverraient demander des secours sur les autres ranchos et prépareraient les funérailles des victimes pour le lendemain.

— Il y avait quelqu'un ici avec vous tout à l'heure? Nous l'avons vu s'éloigner rapidement à cheval quand nous sommes arrivés, dit un des colons.

C'était un homme qui vivait solitaire dans sa cabane, autour de laquelle il faisait paître quelques bestiaux qui lui appartenaient. Il avait une haute taille, les mouvements vifs, la figure sévère et dure. Il avait autrefois fait le métier de guide et de chasseur, disait-on dans la colonie, où on le connaissait sous le nom de Sol au Lasso, Lasso Sol, ce sobriquet lui ayant été donné parce qu'il avait la réputation d'être le plus adroit lanceur de lasso de la frontière.

C'était lui qui avait enseigné aux Cinq jeunes Guerriers de l'Etoile d'Argent à se servir de cette arme.

Cependant, Lasso Sol, dans toute la vallée, était plus redouté qu'aimé.

Quand il demanda quel était le cavalier qui s'était éloigné au moment où ils s'approchaient, plusieurs autres s'écrièrent en même temps:

— Mais oui, garçons, qui était-ce donc?

— C'était Buffalo Bill, le chef des éclaireurs militaires, porteur de dépêches importantes pour Fort Mc Rae, répondit Bird Bainbridge. Il était très pressé; sans quoi il vous aurait attendus.

— C'est une blague, mon jeune pard; car Buffalo Bill ne vient jamais dans ce pays. Je parie mes fusils et mon cheval que c'est un Blanc renégat! Il a conduit les Indiens ici, et il venait sournoisement voir comment ils se sont acquittés de leur besogne. Ce n'est pas plus Buffalo Bill que moi, et, je le répète, j'en parie mes fusils et mon cheval!

— Je tiens votre pari, Lasso Sol, s'écria violemment Bird Bainbridge, à la surprise générale; — et quelqu'un cria:

— Ma foi! Lasso Sol, il faut avancer ou reculer: prouvez que ce n'est pas Buffalo Bill, ou bien exécutez-vous!

— Je gagnerai mon pari... Vous, Reddy, je désire que vous veniez avec moi; et vous aussi, Barney. Nous rattraperons facilement ce beau mirliflore; nous le cueillerons au lasso, et on verra qu'il est bien ce que je dis: un renégat blanc.

— Comment! vous allez emmener des hommes avec vous, Lasso Sol, quand la présence de chacun est nécessaire pour suivre la piste des meurtriers, pour rendre les derniers devoirs aux morts? dit, d'un ton de reproche, le colon le plus âgé, qui était considéré comme le personnage le plus important de la vallée après Bainbridge, car le fermier assassiné était le chef reconnu du settlement.

— Que ceux qui veulent suivre cette piste ridicule, qui ne donnera aucun résultat, et que ceux qui ont l'intention de rester ici agissent à leur guise; moi, je sais ce que je dois faire, et je répète que l'individu qui s'est enfui à notre approche est un Blanc renégat, qui a conduit ici les Indiens... Je vais vous e ramener, pieds et poings liés. Allons, Reddy et Barney, venez avec moi; en selle, promptement!

Lasso Sol se dirigea vers son cheval. Les deux hommes qu'il avait désignés firent de même, malgré les protestations de quelques-uns des colons, qui regrettaient de voir diviser leurs forces.

Mais Lasso Sol était résolu à n'en faire qu'à sa tête, et il partit au galop sur la piste de Buffalo Bill, suivi de Reddy et de Barney, qui paraissaient trouver plus de plaisir à se mettre à la poursuite d'un seul homme que d'une nombreuse bande d'Indiens.

Après avoir jeté un dernier et long regard sur ses morts bien-aimés, — triste et silencieux adieu! — Bird Bainbridge s'éloigna au galop avec ses hommes, mais il avait eu le temps de dire à voix basse à l'un de ses pards, Seth Saunders:

— Tu sais le chemin qu'il faut prendre pour devancer Buffalo Bill et l'attendre au passage; quand nous serons en route, laisse-nous aller en avant, et cours l'avertir que Lasso Sol est sur ses traces.

Lone Buffalo, le Chef tonca.

Lorsque Buffalo Bill, à la vue de la troupe de cavaliers qui montait la vallée, s'était éloigné au galop, il avait gagné un bois épais et continué son chemin sous la protection de ses ombrages, bien que la route principale se déroulât à perte de vue en pleine campagne.

Dans la Meadowland Valley, les ranchos étaient au nord, tout contre la chaîne des montagnes qui les protégeait des vents glacials soufflant de ce côté. Il s'ensuivait que le grand chemin de communication longeait la vallée plus près du côté septentrional. L'espace qui s'étendait entre cette route et l'autre chaîne de montagnes était occupé par d'immenses pâturages en terrain découvert, jusqu'aux premières pentes où la région devenait boisée et était traversée par une piste tracée par les daims et autres animaux sauvages.

C'est sur cette piste que s'engagea Buffalo Bill. Pour rattraper le temps perdu à la ferme ruinée des Bainbridge, il s'avançait au petit galop, lorsqu'il vit, juste devant lui, sur la piste même qu'il suivait, la taille élevée d'un Peau-Rouge.

L'Indien se tenait droit, les bras croisés sur sa large poitrine, les yeux fixés sur l'éclaireur, mais sans manifester d'intentions hostiles. Il était presque nu, ayant pour tout vêtement un morceau d'étoffe autour des reins, comme les pagnes des nègres d'Afrique, des mocassins et une coiffure de plumes d'aigle. Ses bras énormes et son torse nu luisaient comme du bronze sous les rayons du soleil. A une écharpe rouge qui ceignait sa taille, étaient suspendus, sur le devant, un bowie-knife et un revolver, les seules armes qu'il parût avoir en sa possession.

— Eh! c'est le Buffle Solitaire, Lone Buffalo, le chef banni de la tribu des Toncas. Il m'a reconnu; sans quoi il ne resterait pas ainsi arrêté, se dit Buffalo Bill.

Quand il fut à portée de la voix, l'éclaireur lui cria:

— Oh! Lone Buffalo! je suis content de rencontrer mon frère rouge!

— Le chef tonca, content de rencontrer Chef blanc. Lone Buffalo l'avait vu venir; il l'attend. Il a quelque chose à lui dire.

L'éclaireur serra la main de l'Indien et reprit:

— Le Chef tonca est mon ami, je le sais. Vit-il encore éloigné de son peuple, tout seul dans les montagnes, comme il le faisait quand je l'ai vu il y a un an?

— Le chef tonca vit tout seul; il cache sa figure aux yeux de son peuple.

« Où va Buffalo Bill, le Buffle Blanc?

— Au fort.

— Moi aussi.

— Alors, j'aurai de la compagnie. Mais où est votre poney?

— Là, avec ma carabine.

Et l'Indien, le précédant, fit quelques centaines de mètres dans le bois, jusqu'à un endroit où un vigoureux mustang rouan était attaché à un piquet. Une bonne et belle selle, une bride et une carabine étaient par terre à peu de distance.

— Arrêté pour faire reposer le poney, Lone Buffalo a vu le Chef blanc et est allé à sa rencontre.

Buffalo Bill exprima de nouveau sa satisfaction, car il avait en grande estime le chef tonca.

Une fois, il y avait de cela une couple d'années, étant en reconnaissance avec quelques cavaliers, il s'était précipité au milieu d'un village de Comanches et avait sauvé la vie du Tonca prisonnier, que ses ennemis se préparaient à torturer au poteau du supplice, et, à partir de ce jour, le Peau-Rouge était devenu l'ami dévoué des Visages-Pâles.

Quelques mois après, ayant appris que la tribu de ce chef avait fait prisonniers un officier et deux soldats, Buffalo Bill avait hardiment pénétré pendant la nuit dans le village indien, déguisé en Peau-Rouge. Il avait cherché et trouvé la tente du Tonca et lui avait demandé de rendre la liberté aux prisonniers blancs.

L'Indien, sans hésiter, se rendit à la cabane où ceux-ci se trouvaient détenus sous la garde d'un guerrier; il les conduisit à l'éclaireur, lui dit de les emmener avec lui, et qu'ils trouveraient des poneys dans la vallée pour faciliter leur fuite.

Cet acte remplit son peuple de fureur. Pendant longtemps, sa vie fut en danger; mais, comme c'était un grand chef, et qu'il leur avait rendu des services, le Conseil s'assembla, et il fut décidé qu'il se retirerait dans les montagnes et y vivrait seul. Le bannissement, tel fut le châtiment qui lui fut infligé. On lui ordonna de ne plus montrer son visage à ceux de sa race, jusqu'au moment où les chefs de sa tribu l'enverraient chercher et lui permettraient de revenir parmi eux.

Le cœur navré, il obéit et chercha un refuge dans les montagnes, où il fut connu des Blancs et des Peaux-Rouges sous le nom de Lone Buffalo, le Buffle Solitaire.

Mais cet ermite à la peau rouge ne perdit pas son temps dans la solitude. Ami constant des Visages-Pâles, il avait plusieurs fois averti les colons des incursions des Apaches, prévenu les gens de sa tribu des attaques de leurs ennemis et donné l'alarme au fort, quand des tribus hostiles étaient sur le sentier de la guerre, ou que des outlaws se disposaient à dévaliser les diligences.

Aussi Buffalo Bill était-il impatient de savoir ce que Lone Buffalo avait à lui dire, convaincu qu'il était que le chef solitaire était son ami dévoué, et que la chose devait être importante.

Lone Buffalo, ayant bridé et sellé son cheval, chevaucha donc à côté de l'éclaireur sur le chemin du fort.

— Quelle chose mon frère rouge a-t-il à me dire? demanda l'éclaireur quand ils eurent parcouru un mille en silence, car il connaissait trop bien la nature peu expansive des Indiens pour manifester quelque anxiété relativement à la communication qu'il désirait entendre.

Au bout d'un moment, le Tonca répondit:

— Quantité de méchants Visages-Pâles, peints comme Indiens, sont prêts à faire la guerre à bons Visages-Pâles dans la vallée. Nombreux comme ça!

Et il leva deux fois tous les doigts de ses deux mains.

— Ah! Des outlaws déguisés en Indiens, au nombre de vingt, se disposent à attaquer la colonie de la vallée?

Le Peau-Rouge fit un signe affirmatif.

— Quand cela?

— Un sommeil.

— Cette nuit? vous voulez dire.

— Oui, fit encore le Peau-Rouge d'un mouvement de tête.

— Où sont-ils?

— Là-haut, dans la montagne

— Comment le Chef a-t-il découvert cela?

— Caché dans un arbre. Méchants Visages-Pâles sont venus, ont campé et tenu Conseil. Lone Buffalo obligé de rester dans arbre deux sommeils; très fatigué; mais méchants Visages-Pâles, toujours là, campés. Quand partis, à la fin, Lone Buffalo est allé à sa cabane, a pris poney, pour faire savoir aux Visages-Pâles et au chef, au fort. Mais il a vu grand Buffle Blanc venir, et il est content!

Buffalo comprit à merveille l'histoire que lui racontait l'Indien dans son baragouin. Il ne douta pas un instant que le chef n'eût vu et entendu ce qu'il venait de lui dire; il pensa seulement qu'il s'était trompé sur la date de l'attaque, ou que les outlaws l'avaient, après coup, avancée d'une nuit.

Il demanda à Lone Buffalo ce que les outlaws avaient fait pendant leur campement; celui-ci lui répondit qu'ils s'étaient déguisés en Indiens. Alors, l'éclaireur fut persuadé que c'était la bande qui avait attaqué la ferme des Bainbridge.

N'était-ce que le commencement d'une série de pillages projetée par eux? S'étaient-ils ravisés et s'en tiendraient-ils à la destruction de la ferme de Bainbridge et de ses habitants? L'éclaireur ne pouvait faire à ce sujet que des conjectures.

En descendant le cañon de la montagne où était située sa cabane, l'Indien solitaire n'avait pas pu voir la ferme et les granges en flammes. Il avait débouché dans Meadowland Valley plusieurs milles au-dessous de l'habitation pillée, et il comptait donner l'alarme à la première cabane qu'il rencontrerait sur son chemin; après quoi, il avait l'intention de gagner le fort au plus vite, dans l'espoir qu'une troupe aurait encore le temps de barrer le chemin aux outlaws avant qu'ils se fussent échappés avec leur butin.

— Lone Buffalo est le frère des Visages-Pâles, déclara Buffalo Bill; et je dirai au Grand Chef tout ce qu'il a fait. Mais Lone Buffalo ne sait pas que les méchants Visages-Pâles ont attaqué la colonie un sommeil plus tôt, et que, la nuit dernière, ils ont massacré les habitants et détruit les bâtiments du rancho du haut de la vallée; puis ils se sont enfuis dans la montagne; mais les guerriers blancs de la vallée vont suivre leur piste, et ils seront châtiés.

L'Indien fut surpris de ce qu'il entendait, il ne douta pas de la parole de l'éclaireur, qui ajouta:

— Je désire que Lone Buffalo me dise s'il connaît quelqu'un de ces Visages-Pâles.

— J'en connais.

Et il leva trois doigts, pour signifier qu'il connaissait trois membres de la bande des outlaws.

— Bon! Maintenant, je voudrais demander un service à mon frère.

Le chef parut heureux de cette parole et exprima par un signe qu'il ne demandait pas mieux.

— Lone Buffalo prendra, de son côté, la piste des méchants Visages-Pâles, pour découvrir où ils vont et où est leur retraite, s'ils en ont une. Quand le Chef le saura, il viendra me trouver à Deep Spring sur le Plateau des Zunis, dans six sommeils à compter de maintenant.

— Le chef comprend; il sera là.

— Très bien. Je reviendrai par le chemin des Zunis, en passant par le fort Tule Rosa et le fort Wingate, et j'apporterai à Lone Buffalo des tas de choses pour lui.

— Lone Buffalo content; prend tout de suite la piste des méchants Visages-Pâles.

Mais, comme il disait ces mots, un cavalier déboucha tout à coup sur le sentier, à plusieurs centaines de mètres devant eux, et s'arrêta brusquement.

Le cavalier qui avait paru si soudainement sur le sentier que suivaient Buffalo Bill et le chef indien avait relevé les rênes, comme pour attendre l'arrivée de l'éclaireur.

Il n'avait pas l'air hostile; mais, dès qu'il aperçut l'Indien, qu'il n'avait évidemment pas vu tout d'abord, il fit un mouvement de volte-face, comme pour s'enfuir, en même temps qu'il ramenait devant lui sa carabine, de manière à pouvoir s'en servir au premier besoin.

Cependant, Buffalo Bill avait, d'un coup d'œil, reconnu celui qui traversait ainsi son sentier, sur un cheval pantelant, comme s'il venait de fournir une course furieuse. C'était un des cinq jeunes gens dont il s'était séparé peu de temps auparavant.

Il n'eut pas de peine à comprendre que le jeune Eclaireur de l'Etoile d'Argent s'étonnât de le trouver en compagnie d'un chef indien, et, lui faisant un signe amical de la main, il s'écria:

— Holà! mon pard de l'Etoile d'Argent! Comment vous y êtes-vous pris pour me devancer si rapidement?

L'adolescent répondit au signe amical de l'éclaireur, et, quand ce dernier arrêta son cheval devant lui, il lui dit, l'air inquiet:

— Le Peau-Rouge parle-t-il anglais, Monsieur?

— Oui; c'est mon ami et le vôtre. C'est l'Indien Tonca connu sous le nom de Lone Buffalo ou de l'Ermite à la Peau-Rouge.

— Oui, j'ai entendu parler de lui, Monsieur.

— Je l'ai rencontré tout à l'heure. Il se rendait dans la vallée pour avertir les colons de l'incursion qui a eu lieu la nuit dernière, car il supposait qu'elle ne devait se faire que cette nuit, et il m'a appris que toute la bande était composée de Blancs déguisés en Peaux-Rouges.

Et, se tournant vers le chef indien, il ajouta:

— Lone Buffalo, voici mon jeune ami, Etoile d'Argent; je désire que mon frère rouge fasse sa connaissance.

— Lone Buffalo est content de connaître le jeune guerrier, dit l'Indien en lui tendant une main que Seth Saunders serra chaleureusement, en reconnaissance de l'intention qu'il avait eue d'avertir les colons.

Puis il dit:

— Il faut que je vous parle vite, Monsieur, car

le temps presse. Bird Bainbridge, notre chef, vous savez, Monsieur, m'a ordonné de venir promptement vous mettre en garde contre un danger.

— Remerciez-le, et acceptez mes remercîments pour vous, mon jeune ami. Mais quel péril me menace en ce moment?

— Eh bien! Monsieur, les hommes qui arrivaient quand vous nous avez quittés étaient des colons. Ils vous ont vu partir au galop. Alors l'un d'eux, Lasso Sol, a dit que vous étiez le chef renégat qui a dirigé la nuit dernière l'attaque contre la ferme de Bainbridge, et que vous n'étiez pas Buffalo Bill. Puis il a enrôlé deux cowboys de son espèce pour se mettre à votre poursuite et vous ramener prisonnier.

— Tiens, tiens!

— Oui, Monsieur; les autres colons l'ont prié de n'en rien faire; mais il n'a rien écouté. Une douzaine d'entre eux sont partis avec Bird et les autres de l'Etoile d'Argent, pour suivre la piste des meurtriers. Alors, Bird m'a dit de prendre la traverse par les bois pour vous devancer, et de vous dire ce que Lasso Sol prétend, en vous avertissant que lui, Barney et Reddy, sont sur vos traces, et que ce sont des hommes extrêmement dangereux.

Pas un muscle ne bougea sur le visage de Buffalo Bill. Quand il eut entendu tout ce que le jeune homme avait à dire, il lui tendit la main et lui répondit:

— Je vous remercie. J'espère que vous éviterez la rencontre de ces hommes, et que vous rejoindrez sans encombre votre jeune chef. Dites-lui que je ne négligerai pas son avis, en ce qui regarde ma sûreté personnelle. Lone Buffalo est un solide compagnon, qui ne me fera pas défaut. Dites-lui également que je n'aurai recours à la violence que pour défendre ma vie; car je ne veux de mal à aucun des colons de la vallée.

«Souvenez-vous du rendez-vous que je vous ai donné. Lone Buffalo, ici présent, est notre ami, et il est possible qu'il soit avec moi quand je m'y rendrai. Maintenant, éloignez-vous promptement, car il vaut mieux que ces hommes ne vous voient point.

Le jeune homme était de cet avis; il agita la main en signe d'adieu et tourna la tête de son cheval vers le bois, dans l'épaisseur duquel il disparut bientôt.

— Maintenant, Lone Buffalo, nous allons poursuivre tranquillement notre route et décider ce que nous aurons de mieux à faire quand ces hommes nous rattraperont.

— Lone Buffalo sait, fut la réponse laconique du Peau-Rouge.

Et les deux compagnons chevauchèrent en silence.

Cet avertissement de Seth Saunders avait rendu Buffalo Bill rêveur, sans altérer, d'ailleurs, en rien sa sérénité habituelle. Il ne croyait pas que ce Lasso Sol le prît réellement pour un renégat; mais il se persuada que c'était un ancien ennemi qui saisissait cette occasion de satisfaire une vieille rancune. Il ne se dissimulait pas que, si cet homme réussissait à le faire passer pour un renégat, les colons, dans l'état d'esprit où ils se trouvaient, n'hésiteraient pas à les mettre à mort, lui et son compagnon. Cela ne l'empêcha pas de dire au chef indien:

— Il ne faut pas les tuer, Lone Buffalo, mais les repousser d'une façon ou d'une autre, et ne tirer sur eux que si l'on ne peut pas faire autrement.

Le chef tonca fit signe qu'il comprenait et ajouta qu'il ne tuerait un Blanc que pour défendre sa propre vie.

Serment de Vengeance.

C'est avec un sentiment voisin du découragement que Bird Bainbridge s'était mis sur la piste des assassins de ses parents. Il avait une foi implicite en Buffalo Bill, et il était persuadé que la poursuite qu'ils commençaient n'aurait pas de résultat, si les pillards étaient des Blancs. On aurait pu rattraper des Indiens, surchargés de butin, suivant leur habitude, et on leur aurait fait expier leurs crimes. Mais des Blancs s'étaient, sans aucun doute, préparé une retraite avant d'entreprendre leur diabolique expédition.

D'un autre côté, l'attitude menaçante de Lasso Sol était telle que que les Cinq jeunes Guerriers de l'Etoile d'Argent en redoutaient les suites. Lasso Sol était un de ces hommes dont il ne fallait pas fouiller le passé. Personne n'avait jamais contesté sa bravoure, et on savait qu'il maniait merveilleusement le lasso; mais on savait aussi qu'il n'en était que plus dangereux, et on le soupçonnait d'être venu se cacher dans la vallée pour se soustraire aux conséquences de quelque crime.

Il en était de même de Barney et de Reddy, qui, avant leur arrivée dans Meadowland Valley, avaient mené une existence de citoyens peu recommandables, et qui étaient devenus tout de suite les amis intimes de Lasso Sol.

Les Cinq étaient parfaitement convaincus que

l'homme à qui ils avaient eu à faire ne les avait pas trompés. Mais, s'il était pris par Lasso Sol et ses acolytes, qui l'accusaient d'avoir conduit les Indiens contre la ferme, pourrait-il prouver l'imposture de ses accusateurs et montrer à tous qu'il était bien vraiment Buffalo Bill?

Telle était la question qui troublait Bird Bainbridge et ses pards, pendant qu'ils suivaient au grand galop la piste des assassins.

Bird, attentif au chemin, le visage dur et fermé, poussait son cheval en avant, comme si la besogne qu'il avait entreprise absorbait toutes ses pensées. Tous les colons qui le suivaient avaient grande pitié de lui et se seraient battus jusqu'à la mort pour le venger.

Mais il suivait la piste machinalement, comprenant le peu d'utilité immédiate de ce qu'ils faisaient. Il songeait à ses morts, à son foyer, heureux naguère; puis il tournait ses pensées vers une scène qu'il s'imaginait facilement, et qui devait se passer là-bas, au fond de la vallée: — Buffalo Bill attaqué par Lasso Sol.

Il espérait pourtant que Seth Saunders avait pu trouver l'éclaireur et le mettre en garde, et il attendait anxieusement le retour de son camarade.

Quand il fit trop sombre pour suivre la piste plus loin, on chercha un lieu de campement.

Le pauvre garçon redoutait les horribles images que la nuit apporterait avec elle. Si, du moins, Seth Saunders arrivait, pour le rassurer sur le sort de Buffalo Bill!

Au cas où, dans une demi-heure, il ne serait pas en vue, il lui serait impossible de les retrouver, car il ne pourrait plus avancer sans risquer de perdre sa route.

On découvrit enfin un endroit propre au campement. Les chevaux furent débarrassés des selles et mis au piquet pour brouter; on alluma des feux, et on prépara le souper.

Soudain, au milieu des ténèbres épaissies, un galop précipité se fit entendre. Un instant après, Seth Saunders arrivait dans le cercle des feux du bivouac. Son cheval essoufflé témoignait de la rapidité de sa course.

— Je me disposais à camper là-haut, sur la colline, quand j'ai aperçu vos feux. Alors, je suis accouru, dit-il. Vous avez mené un train d'enfer, Bird.

— C'est vrai; mais je suis bien heureux que tu sois venu, répondit Bird en prenant son pard à l'écart, pendant que Nick Walker, l'un des Cinq, se chargeait du cheval presque fourbu.

«L'as-tu trouvé, Seth?

— Oui, à dix milles, dans le bas de la vallée.

— Qu'a-t-il dit?

— Il m'a remercié, ainsi que toi; mais il n'a pas paru troublé le moins du monde. Je dois te dire, Bird, que j'ai éprouvé une forte émotion; — en fait, j'en ai éprouvé deux...

— Comment cela?

— Quand je le vis, il était en compagnie d'un Indien, et, pendant un instant, je pensai que Lasso Sol pouvait avoir raison, que ce n'était pas Buffalo Bill, mais un renégat, et que j'allais être obligé de me battre contre lui... Mais Lasso Sol est dans une erreur absolue. C'est bien le grand éclaireur. Celui qui était avec lui était l'Ermite Indien, Lone Buffalo, son ami et l'ami des Blancs.

Alors Seth raconta à son pard les détails de sa rencontre avec le chef des éclaireurs.

Bird Bainbridge sentit sa poitrine allégée d'un grand poids, quand il eut écouté le récit de son messager, et qu'il sut que l'éclaireur, maintenant sur ses gardes, avait Lone Buffalo avec lui.

— Je n'ai plus d'inquiétude à son sujet, Seth; mais quelle est l'autre émotion que tu as ressentie?

— Ah! c'est vrai! Eh bien, voilà. J'étais entré dans un ruisseau pour y abreuver mon cheval; l'eau était si peu profonde qu'il se mit à la remonter pendant une cinquantaine de pieds, entre deux rives couvertes de buissons. J'étais à peine parvenu à un endroit assez profond pour que mon cheval pût s'y désaltérer, quand j'entendis une galopade furieuse, et, le moment d'après, Lasso Sol et ses deux copains passèrent près de moi comme un tourbillon.

«Il jurait après son cheval, qui voulait s'arrêter pour boire, et il cria aux autres qu'on ne pouvait pas faire halte, parce qu'on manquerait l'éclaireur au Grand Rocher.

— C'est là qu'ils veulent lui tendre une embuscade?

— Oui, c'était leur intention; mais il était déjà près du rocher quand je l'ai rencontré. Ils seront arrivés trop tard.

— Bon!

— Ils ne peuvent lui barrer le passage nulle part ailleurs. Ils seront obligés de le suivre à la piste.

— Je n'ai plus peur maintenant, Seth, puisque tu l'as mis sur ses gardes. Mais tu l'as échappé belle, car si Lasso Sol avait soupçonné l'objet de ta mission, il t'aurait tué.

— J'en suis sûr. Revenu à mon point de départ, je me suis rendu compte que je ne devais mon salut qu'au hasard qui m'avait fait remonter le lit du ruis-

seau encaissé dans des berges hérissées de broussailles et de saules. Mais il faut manger un peu, Bird, et tâcher de dormir, car tu as bien mauvaise mine, pard!

Bird Bainbridge s'efforça de manger quelque chose, puis il s'enroula dans sa couverture pour faire plaisir à son ami. Mais, quand le camp fut endormi, il se leva, alla vers la sentinelle de garde et lui dit d'aller se reposer.

— Il ne m'est pas possible de dormir, Mr. Denny, lui avoua-t-il. Vous, vous le pourrez sans doute.

A l'aurore, les cavaliers étaient en selle. Ils avaient été éveillés par la jeune sentinelle à temps pour déjeuner et reprendre la piste dès qu'elle serait visible.

Il était évident que les brigands étaient si chargés de butin qu'il ne leur avait pas été possible de voyager rapidement.

Mais, au moment où leurs traces étaient si fraîches que Bird lui-même s'attendait à rejoindre bientôt les misérables, on dut faire halte et cesser la poursuite. La piste se divisait en une douzaine de pistes plus étroites, dont aucune ne révélait les traces de plus de quatre chevaux. Il était évidemment inutile d'aller plus loin.

Cependant, Bird Bainbridge, tout en renonçant à l'espoir d'atteindre les fuyards, appela auprès de lui ses quatre camarades et leur dit:

— Garçons, vous savez que je dois retourner là-bas pour les funérailles de mes parents et de mes serviteurs, ce soir; mais il ne faut pas que vous abandonniez notre entreprise. Je vous prie de prendre chacun une de ces pistes et de la suivre jusqu'au bout. Reprenez le chemin du retour avec les autres; et, pendant la route, détachez-vous du groupe sans attirer l'attention. Vous suivez alors jusqu'à la nuit la piste que vous aurez choisie; puis vous vous retrouverez à un point de ralliement, pour comparer vos observations et voir si vous avez fait quelque découverte utile. Je reviendrai dès que les funérailles seront terminées; je prendrai une des pistes que vous n'aurez pas suivie, et je reconnaîtrai bien vos traces pour vous retrouver. Sinon, je me rendrai à notre vieux camp de Little Colorado River. Faites de même; ce sera notre lieu de rendez-vous!

«Souvenez-vous, c'est à Deep Spring, près de la frontière de l'Arizona.

Après avoir donné ces instructions à ses pards de l'Etoile d'Argent, Bird Bainbridge reprit le chemin de la vallée, en avant des autres colons, car le pauvre garçon voulait arriver pour les funérailles de ceux qu'il aimait.

Le soleil disparaissait à l'horizon, lorsqu'il atteignit le sommet de la chaîne, et il put plonger ses regards soucieux dans la vallée. Il vit des feux de bivouac à l'endroit où s'élevait autrefois la maison paternelle. C'était le campement des colons qui l'attendaient.

Pendant qu'il descendait la pente, les rayons de la pleine lune apparurent au-dessus de la cime des monts, répandant sur cette région une lumière argentée qui donnait à sa beauté singulière un éclat mélancolique.

Il avait mis son cheval fatigué au pas. Quand il fut un peu plus près, il se laissa glisser de sa selle et s'avança lentement, la tête nue, le front courbé.

Dans un bosquet de cèdres touffus, sur le bord du petit cours d'eau, il y avait un groupe d'une cinquantaine de personnes, qui formaient un cercle autour de trois fosses nouvellement creusées, auprès desquelles étaient des cercueils grossièrement faits. La plus grande fosse était destinée au ranchero, à sa femme et au petit Sam; une autre allait recevoir les deux cowboys; la troisième était pour le vieux nègre et sa femme.

C'était un tableau pitoyable et terrible.

Les braves colons, dont les visages portaient les traces de larmes récentes, avaient attendu le retour de l'infortuné jeune homme jusqu'au dernier moment. Mais, comme il n'arrivait pas, il devenait nécessaire d'accomplir les rites de la triste cérémonie.

L'un des colons prononça la prière des morts. Quand elle fut terminée, les voix harmonieuses des femmes, auxquelles se joignirent celles plus rudes des hommes, entonnèrent un hymne sacré dont la puissante mélodie s'éleva jusqu'au Ciel.

A ce moment, le jeune orphelin entra dans le cercle des spectateurs, tomba à genoux près du cercueil de sa mère et cacha sa figure dans ses mains.

Alors un silence se fit; et ils virent l'adolescent étendre la main droite. Ses lèvres s'agitèrent comme pour une prière, mais celui qui se trouvait le plus rapproché de lui affirma qu'il l'avait entendu faire un serment de vengeance.

Le Plan de Lasso Sol.

Quand la dernière pelletée de terre eut été jetée sur les tombes, les colons compatissants entourèrent le jeune homme de leur sympathie silencieuse, car

ils sentaient qu'en cette circonstance les paroles de consolation étaient vaines.

Mais chacun d'eux proposa chaleureusement de le recevoir, s'il voulait considérer leur foyer comme le sien.

— Je vous remercie du fond du cœur, tous et chacun. Mais je suis décidé à rester ici. J'ai à m'occuper des troupeaux, vous savez; mes camarades m'aideront à bâtir une cabane.

« Ce lieu sera encore, et toujours, mon foyer. Je n'y serai pas seul, car mes chers morts sont ici. J'aurai près de moi leurs tombeaux.

Tous les cœurs saignaient de pitié. On insista encore pour l'emmener loin de cette scène de deuil, mais il persista dans sa résolution, leur disant que ses quatre pards de l'Etoile d'Argent resteraient quelque temps avec lui quand ils seraient revenus d'une expédition qu'ils avaient l'intention d'entreprendre.

La plupart des colons s'en retournèrent chez eux; quelques-uns restèrent. Deux cowboys furent désignés pour demeurer dans la ferme en ruines et soigner les troupeaux. Les hommes qui avaient suivi la piste allaient revenir; ils se chargeraient de relever les palissades et de remettre les choses en bon état.

L'un après l'autre, en effet, ceux-ci rentrèrent, recrus de fatigue. A l'aube, ils étaient tous de retour, à l'exception des quatre jeunes hommes de l'Etoile d'Argent, qui remplissaient la mission que leur avait confiée leur chef.

Quand il fit jour, une douzaine d'hommes se mirent en devoir d'enlever les décombres, de relever les palissades des corrals et de construire une petite cabane pour Bird Bainbridge, puisqu'il persistait à ne pas quitter sa ferme.

Mais on ne trouva plus nulle part le jeune homme.

Le marchand ambulant qui arrivait du bas de la vallée avec sa voiture, rapporta qu'il avait rencontré Bird à cheval, et qu'il lui avait vendu une grande quantité de vivres et de munitions, ainsi que quelques couvertures de rechange et d'autres objets utiles dans un long voyage.

Le cowboy qui gardait les troupeaux raconta, de son côté, que le jeune maître était venu avant l'aurore choisir deux des meilleurs poneys et lui avait dit qu'il partait pour une longue expédition.

On réduisit en cendre les poutres, chevrons et boiseries carbonisés de l'habitation et des dépendances, pour faire disparaître les lugubres traces du désastre, et, avec des bois de charpente que Mr. Bainbridge avait abattus et mis de côté pour des améliorations futures sur sa ferme, on bâtit une bonne cabane à deux chambres pour l'orphelin. Elle fut meublée par les braves colons, dont chacun envoya un objet utile pour le ménage, de façon que Bird Bainbridge trouvât à son retour une demeure installée confortablement.

Au bout de quelques jours de rude travail, tout était terminé.

Les braves gens retournèrent chez eux, laissant les deux cowboys pour soigner et garder les animaux.

Mais bientôt une grande inquiétude s'empara des colons au sujet de Bird Bainbridge et de ses pards, car aucun d'eux n'avait encore reparu. Où étaient-ils allés? Où se trouvaient-ils? Chacun se le demandait et interrogeait les autres.

On n'avait pas revu non plus Lasso Sol et ses deux compagnons, qui s'étaient portés à la poursuite de l'éclaireur en l'accusant d'être un renégat et d'avoir conduit les Indiens au pillage du rancho.

Il était étrange que ni Lasso Sol, ni l'un ou l'autre de ses compagnons ne fussent de retour, depuis quatre jours qu'ils étaient partis à la poursuite du cavalier suspect. On savait qu'ils n'aimaient pas à rester longtemps loin de chez eux. Comment s'expliquer qu'ils ne fussent pas revenus? N'avaient-ils pas eu le dessous, à eux trois, dans leur lutte contre cet inconnu? Au lieu de le surprendre, s'étaient-ils laissés attirer par lui dans une embuscade?

Y avait-il une relation quelconque entre l'absence prolongée de ces trois hommes et celle des Cinq Guerriers ou Furets de la vallée? Tout le monde se le demandait; et l'inquiétude allait croissant, et personne ne comprenait rien à ce mystère.

Lasso Sol et ses camarades connaissaient à fond Meadowland Valley et les régions voisines, et, si Buffalo Bill suivait la piste accoutumée, ils ne pouvaient manquer de le rejoindre. Mais ils étaient convaincus que, s'il les voyait venir, il prendrait la fuite devant eux, avec assez d'avance pour être sûr de n'être pas atteint, tout bien montés qu'ils étaient.

En conséquence, ils tirèrent à travers pays pour le devancer et lui tendre un piège à un certain point où se dressait une haute muraille de rochers, et où l'étroit sentier traversait des arbres et des buissons épais, — le meilleur endroit du monde pour une embuscade.

Ils suivirent donc le chemin du bois et longèrent le pied des collines.

Ne soupçonnant pas qu'il avait pris lui-même à peu près le même chemin, ils étaient convaincus qu'ils l'avaient déjà dépassé quand ils traversèrent le ruis-

seau peu profond où Seth Saunders les avait vus. Néanmoins, pour plus de sûreté, ils pressaient leurs montures.

Mais quelle ne fut pas leur surprise, et presque leur épouvante, quand, arrivés au lieu de leur embuscade, ils remarquèrent des traces fraîches de sabots de cheval, qui leur apprirent que l'homme qu'ils projetaient d'attendre là y était déjà passé.

Une autre chose fut loin de leur plaire : ce fut de découvrir que celui qu'ils poursuivaient n'était plus seul; car les traces de sabots non ferrés à côté de celles de son cheval leur prouvèrent positivement qu'il était accompagné par un Indien.

Lasso Sol, quelle que fût son opinion réelle, en profita pour convaincre ses compagnons que ce cavalier était indiscutablement d'intelligence avec les Peaux-Rouges.

Mais, puisque l'embuscade était manquée, il ne leur restait plus qu'à le suivre et à l'atteindre, sans se faire voir.

— Il y a une chose, camarades, que nous ne devons pas faire : c'est de nous servir de nos armes, dit Lasso Sol.

— Pourquoi pas ? grommela Barney.

— Parce que, du moment que c'est un renégat, une balle de revolver serait trop bonne pour lui; il mérite la corde. Et puis, si nous le faisons prisonnier, nous pourrons obtenir de lui de bonnes conditions, de quoi nous enrichir tous les trois, voyez-vous ?

— Comment cela ? demanda Reddy.

— C'est bien simple. Il est riche; il nous donnera beaucoup d'argent pour sa liberté, et, quand nous aurons la somme, il sera toujours temps de tuer ce renégat, si ça nous plaît.

— C'est bien imaginé !

— Parfaitement bien !

— Pourtant, supposez que ce ne soit pas un renégat, mais bien Buffalo Bill, comme le prétendaient ces gamins ? objecta Reddy.

— Nous ne pourrons pas le croire sur parole, après les preuves que nous avons contre lui.

— Quelles preuves, pard Sol ? demanda Reddy prudemment.

— Eh bien ! les meurtres de cette nuit, le pillage de l'habitation, les incendies ! Il fait reprendre aux Indiens le chemin de leur village, et il reste en arrière pour machiner une autre razzia. Puis, quand il nous voit venir, il file, et, — ce qu'il y a de pis, — il est rejoint en route par un Indien; car le poney n'est pas monté par un Blanc, pour sûr !... Que vous faut-il de plus ?

Ces preuves, habilement groupées, furent acceptées sans discussion par Barney; mais Reddy revint à la charge :

— Oui; mais s'il peut prouver qu'il est Buffalo Bill ?

— Il ne le pourra pas, si j'affirme le contraire, car je connais Buffalo Bill mieux que je ne vous connais l'un et l'autre.

Ceci sembla concluant, même pour Reddy.

— L'affaire est entendue, dit-il. Mais s'il ne faut pas faire usage de nos armes, que faut-il faire alors ?

— Vous savez lancer le lasso de main de maître, et vous connaissez ma force en ce genre d'exercice. Nous allons courir après lui, le héler comme si nous étions des amis et lui jeter nos lassos quand nous l'aurons rejoint. Alors, nous le tenons sans qu'il puisse faire un mouvement.

— Mais l'Indien ?

— L'un de nous lui en fera autant. Ce sera votre affaire, Barney, pendant que moi et Reddy, nous nous chargerons de l'autre. Rien de plus facile pour des hommes comme nous. Je gage qu'à cette petite partie nous allons gagner de l'argent gros comme nous. Si je me trompe, je consens à avaler mon lasso.

Ces paroles mirent fin à toute discussion. Peu de temps après, comme ils arrivaient au haut d'une légère éminence, Lasso Sol s'écria :

— Voilà notre gibier là-bas, pards ! Ils galopent devant nous, et l'un d'eux est un Indien. Maintenant, jouez vos cartes comme je vous l'ai dit, et la partie est à nous. Nous le tenons !

Buffalo Bill et l'Indien chevauchaient tranquillement. Quand ils eurent dépassé le Grand Rocher en forme de falaise, le pays devint moins accidenté. La vallée s'élargissait, et, çà et là, au loin, à gauche, ils apercevaient quelques ranchos s'abritant contre la chaîne des montagnes septentrionales.

Tout en poursuivant paisiblement leur chemin, ils attendaient ceux que leur avait annoncés Seth Saunders. Quand cet incident serait clos, Lone Buffalo devait se séparer de son compagnon pour regagner son tepee dans la montagne et prendre ensuite la piste que l'éclaireur lui avait indiquée, afin de recueillir des renseignements sur la bande de pillards et d'assassins qui s'était si sauvagement manifestée la nuit précédente.

— Les voilà qui viennent très vite, dit Lone Buffalo, en regardant par-dessus son épaule au moment où les trois cavaliers surgissaient au sommet de l'éminence.

— N'ayez pas l'air de les voir, et dites-moi combien ils sont.

— Juste comme jeune Etoile d'Argent a dit.

— A quelle distance sont-ils de nous?

— Juste au haut de la colline.

— Alors, à trois quarts de mille environ. Nous continuons simplement notre route, Lone Buffalo. N'ayez pas l'air de les apercevoir. Ils ne tireront pas sur nous, j'en suis sûr; ils essaieront de nous prendre au lasso. Ils ont pour chef Lasso Sol, c'est sa manière de faire des prisonniers. Tenez votre carabine à la main, et faites comme je vous l'indiquerai.

— Le Chef blanc sait. Lone Buffalo fait comme il lui dit, répondit le chef tonca.

Lasso Sol, qui ne voulait pas s'annoncer comme un ennemi, parlait tout haut à ses compagnons, de façon à être entendu au loin. Mais l'éclaireur et l'Indien n'avaient l'air d'entendre ni le bruit de la conversation ni celui du galop des chevaux. C'était à croire qu'ils étaient sourds.

Il fallait que l'éclaireur et le Peau-Rouge fussent doués d'une énergie peu commune pour ne pas regarder derrière eux, quand ils se savaient suivis par des gens qui voulaient leur mort.

Cependant, les trois cavaliers se rapprochaient; leur bruyante conversation était parfois entrecoupée d'un rire grossier et tapageur, évidemment forcé.

Alors, Lone Buffalo, dont les yeux suivaient tous les mouvements de l'éclaireur, le vit tirer de la poche de sa selle un objet dont il ne comprit pas tout d'abord l'usage. Avec le plus grand intérêt, il remarqua que Buffalo Bill éloignait cet objet d'un pied environ de sa figure en le portant légèrement au-dessus de son épaule.

C'était un petit miroir.

Quand il l'eut mis au point et qu'il y eut vu l'image des trois cavaliers, alors à une centaine de mètres, Buffalo Bill dit tout bas à son compagnon:

— Ils n'ont pas tiré leurs armes de leurs ceintures, mais ils se préparent à lancer leurs lassos. Quand je vous donnerai le signal, saisissez votre carabine par le milieu, levez le bras en l'air, et cela écartera le nœud coulant.

— Lone Buffalo comprend, répondit l'Indien, heureux d'apprendre cette manière habile d'éloigner le danger.

— Avec mon couteau, qui coupe comme un rasoir, je trancherai les lanières. Aussitôt, nous ferons volte-face et braquerons nos revolvers sur la poitrine de ces brigands; mais ne tirez pas, à moins de nécessité, car il se peut, après tout, qu'ils me prennent réellement pour un renégat.

— Lone Buffalo comprend, dit encore l'Indien.

— Eh! là-bas, pards, êtes-vous sourds, muets et aveugles? cria Lasso Sol, qui commençait à s'inquiéter d'une inattention évidemment voulue.

Ni l'éclaireur ni Lone Buffalo ne répondirent; mais l'éclaireur, soulevant son miroir au-dessus de son épaule, se rendit compte de la situation.

Les trois hommes chevauchaient de front en laissant entre eux un intervalle suffisant pour lancer leurs lassos sans être gênés.

Chacun d'eux tenait en main la corde enroulée, et, comme la question de Lasso Sol n'obtenait pas de réponse, ils agitaient leurs lassos autour de leur tête, prêts à en dérouler les terribles anneaux.

Tout à coup, l'éclaireur lâcha son miroir, saisit son couteau, enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval et cria à l'Indien:

— Maintenant!

A ce moment, les lassos furent lancés par les trois complices. Le couteau tranchant de Buffalo Bill, levé aussitôt, coupa les cordes comme de simples ficelles, pendant que Lone Buffalo saisit au vol, sur le canon de sa carabine, le nœud coulant qui devait s'enrouler autour de son cou.

Pris à leur propre Piège.

Forts de leur habileté prodigieuse à lancer le lasso, — car Barney et Reddy ne le cédaient guère à leur maître en cet art, — les trois compagnons croyaient déjà tenir en leur pouvoir Buffalo Bill et l'Indien.

Aussi furent-ils abasourdis de leur échec, que leurs adversaires se hâtèrent de mettre à profit.

Ils firent pivoter rapidement leurs montures, et Buffalo Bill, un revolver dans chaque main, poussa son cheval contre les deux ennemis les plus proches.

Le Peau-Rouge, de son côté, se lança sur Barney et lui appuya son arme contre la figure.

— Les mains en l'air, vous trois, ou vous êtes morts! cria Buffalo Bill.

Les chevaux des chevaliers du lasso s'étaient arrêtés court, ainsi qu'ils étaient dressés à le faire, quand la corde était jetée après les mouvements de rotation préliminaires. Ils n'eurent ainsi ni la présence d'esprit de tourner bride en voyant leur coup manqué, ni le temps de saisir leurs armes pour se défendre.

Ils étaient pris dans le piège qu'ils avaient tendu.

Lasso Sol donna l'exemple de la soumission. Il leva les mains avec une promptitude que ses compagnons s'empressèrent d'imiter.

Buffalo Bill s'approcha de Lasso Sol, dont il déboucla la ceinture d'armes et détacha la carabine, qu'il laissa tomber par terre. Il alla ensuite à Reddy et lui enleva de même ses armes.

Lone Buffalo suivit l'exemple de son chef et désarma Barney.

— Eh bien! Lasso Sol, vous ne semblez pas me reconnaître? dit alors Buffalo Bill d'un ton très calme.

— Vous êtes Lightning Eye, l'Œil Eclair, un renégat, chef parmi les Peaux-Rouges, répondit l'homme avec une rage contenue.

— Vous savez bien que vous mentez, car vous me connaissez aussi bien que je vous connais.

— Qui êtes-vous donc?

Buffalo Bill eut un clignement d'œil singulier et répondit:

— Comme il est possible que vous ne me croyiez pas si je me présente moi-même, je vais vous conduire à Fort McRae où le commandant vous dira qui je suis.

Les trois individus devinrent blêmes; ils ne savaient que trop le résultat que pouvait avoir cette promenade.

— Dites donc, pard, si je me suis trompé, j'en suis terriblement fâché. Oui, vraiment, je le suis! Mais, voyez-vous, il y a eu cette attaque d'Indiens la nuit dernière, sept hommes de tués et la plus belle habitation de la vallée détruite. C'étaient des hommes sous la conduite d'un Blanc; et en vous voyant partir au galop quand nous sommes arrivés, nous vous avons poursuivi, car vous pouvez penser que nous avions à cœur de châtier cette incursion dans la vallée.

— D'accord. Mais comment savez-vous que les Indiens étaient conduits par un blanc renégat?

Lasso Sol rougit, mais il répondit avec impudence:

— Les Cinq me l'ont dit.

— Qu'appelez-vous les Cinq?

Les cinq jeunes gens à qui vous parliez quand vous nous avez vus venir.

— Ne vous ont-ils pas dit qui j'étais?

— Non, vraiment. Et quand nous vous avons vu avec cet Indien, nous nous sommes sentis certains que vous étiez un renégat.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas tués, puisque vous en aviez l'occasion?

— Nous voulions vous prendre vivants, voyez-vous.

— Je vois. Mais, à présent, je prends ma revanche; au lieu de vous tuer, je vous fais prisonniers et vais vous emmener au fort avec moi. Lone Buffalo, passez-moi ces ceintures d'armes, que je les attache à ma selle.

L'Indien obéit avec empressement.

— Maintenant, fouillez ces trois gaillards, pour voir s'ils n'ont pas d'armes cachées.

Il retira un revolver de la poche intérieure de la chemise de Lasso Sol et le tendit à l'éclaireur, qui ajouta:

— Liez les mains de chacun de ces hommes derrière leur dos et attachez la corde au pommeau de leur selle.

L'Indien exécuta cet ordre avec habileté et promptitude, pendant que Buffalo Bill tenait son arme braquée sur les captifs.

Lorsqu'ils furent solidement attachés, de manière à empêcher toute possibilité de fuite, l'éclaireur passa son lasso dans le mors de chacun des chevaux et en fixa le bout à sa propre selle, de sorte qu'ils étaient obligés de le suivre à la file indienne. Ceci fait, il mit pied à terre et s'éloigna de quelques pas avec Lone Buffalo, qu'il remercia de son aide. Il lui répéta de retourner prendre la piste des meurtriers et d'être au rendez-vous à l'époque fixée. Il donna une poignée de main au fidèle Indien; puis, sautant en selle, il poursuivit sa route, les trois chevaux des prisonniers se laissant facilement conduire.

Les trois compagnons parurent soucieux quand ils virent l'Indien rebrousser chemin. Ils ne comprenaient pas que leur vainqueur se privât de son aide et se demandaient ce que cela voulait dire. Le sang-froid de cet homme, en qui ils avaient vu une proie facile, leur imposait singulièrement.

— Dites donc, pard Buffalo Bill, je...

— Qui vous a dit mon nom, Lasso Sol?

— Personne.

— Pourquoi m'avez-vous appelé de ce nom, alors?

— Je ne l'ai pas fait.

— Ah! je croyais vous avoir entendu dire Buffalo Bill.

— Non; mais je disais que si Buffalo Bill était ici, il ne nous laisserait pas mener au camp des Indiens pour y être torturés.

L'éclaireur se mit à rire.

— Vous êtes malin, Lasso Sol, mais je vous connais, dit-il.

— Alors, vous ne connaissez rien de mal sur moi!

— Rien sur Lasso Sol, puisque c'est le nom que vous avez pris, sinon que vous avez essayé de me poursuivre et de vous emparer de moi sous un faux

prétexte. Mais supposez que je vous appelle le Lasso Noir, ou plutôt Black Lariat, ce sera différent, hein?

Barney et Reddy se penchèrent sur leurs selles, épiant l'effet de ces paroles sur le visage de leur compagnon. Ils virent Lasso Sol blêmir et remarquèrent, ainsi que l'éclaireur, le mouvement d'effroi qu'il ne put réprimer. Cependant, il répondit:

— J'ai entendu parler de Black Lariat, un méchant gredin, là-haut, dans le Colorado; mais je ne le connais pas.

— J'ai sur vous cet avantage, car je crois le reconnaître.

L'éclaireur ne dit plus rien. Le visage de Lasso Sol témoignait d'une profonde inquiétude. Au bout d'un instant, il reprit la parole:

— Dites donc, pard, nous n'avons pas eu l'occasion de nous concerter, nous trois, depuis que nous sommes prisonniers. Prenez-nous donc l'un après l'autre, et demandez-nous qui nous sommes et ce que nous sommes.

— Je le sais.

— Quoi?

— Des colons de Meadowland Valley, qui espéraient tirer une rançon de moi ou se débarrasser de ma personne, en me faisant prisonnier sous le faux prétexte que je suis un renégat. C'est pour cela que je vous conduis au fort, pour vous prouver que je n'en suis pas un.

— Eh bien! nous vous croyons sur parole, maintenant.

— Je ne vous demande pas cela; je tiens à vous le prouver.

— Vous voulez nous faire pendre?

— Pour quelle raison?

— Pour vous venger de ce que nous avons cru que vous étiez un renégat.

— Ce n'est pas dans ma nature; mais, comme il se peut que j'aie à revenir dans votre vallée, je veux dissiper tous les doutes sur mon identité.

— Et supposez que la vallée soit envahie pendant notre absence; il n'y a pas trop de monde pour la défendre.

— Il fallait y penser plus tôt.

On parcourut encore plusieurs milles sans échanger une parole.

A l'extrémité de la vallée, on fit halte pour dîner. L'éclaireur fit descendre les prisonniers de leurs montures, dont il prit soin en même temps que de la sienne; mais il ne relâcha pas les liens des captifs.

Il fit la cuisine, pendant que les trois copains étaient étendus par terre, ramassés l'un contre l'autre et, en apparence, endormis.

Quand le repas fut prêt, il dit:

— Je vais relâcher les liens de l'un de vous pour lui permettre de manger, puis je passerai à un autre. Mais faites attention à ne pas faire de bêtises, car j'ai remarqué que vous tramiez quelque chose entre vous.

Tout en parlant, Buffalo Bill s'était approché de Lasso Sol. Alors, il vit le bandit dégager ses mains de derrière son dos. Dans la main droite il tenait un revolver, et, d'une voix triomphante et impérative, il s'écria:

— C'est mon tour à présent, Buffalo Bill... Les mains en l'air, ou vous êtes un homme mort!

Buffalo Bill avait le canon du revolver à moins de cinq pieds de sa figure, et la main qui le tenait ne tremblait pas. Mais, à la stupéfaction intense des trois hommes, il dit du ton le plus enjoué:

— Allons, tirez, Lasso Sol! Voyons si vous pouvez me toucher. Mais d'abord, regardez ceci, ajouta l'éclaireur, en montrant un insigne fixé sur sa poitrine.

Sol recula d'étonnement.

— Qui vous a donné cela? dit-il d'une voix rauque.

— La dame en velours, répondit l'éclaireur.

— Alors, vous êtes des nôtres?

— Je suis Buffalo Bill.

— Je suis engagé par serment à ne pas vous tuer, tant que vous porterez cet emblême.

Et il jeta son revolver.

Il était dès lors évident pour l'éclaireur que Lasso Sol était un des affiliés de la bande d'outlaws dont lui avait parlé la dame au costume de velours en lui remettant cette amulette qui venait de lui sauver la vie.

Qu'il nous soit permis d'ouvrir ici une parenthèse.

Buffalo Bill n'a jamais revu cette dame en velours; mais il a appris plus tard qu'elle vivait paisiblement à Mexico avec sa sœur, et qu'au moment de sa rencontre avec lui, elle avait déjà renoncé à sa vie de brigandage. Elle allait traverser la frontière, quand elle s'était vue poursuivie par une bande de buffles affolés, et qu'il l'avait arrachée à la mort.

Quels que fussent les crimes dont elle avait pu se rendre coupable, il lui conserva toujours un sentiment de gratitude.

A ce moment, Barney et Reddy poussèrent un cri d'alarme, et Lasso Sol s'écroula sous un poids irrésistible. C'était celui du corps de Lone Buffalo, qui, lancé d'un fourré voisin, était tombé sur le dos du prisonnier.

— Moi tuer le Visage-Pâle, s'il bouge! dit l'Indien.

L'avis était superflu. Le choc avait été si violent que le coquin en était à moitié étourdi et n'avait plus ni la force, ni même l'envie de résister.

— Je ne savais pas que vous aviez dit à l'Indien de suivre notre piste, grommela Lasso Sol.

Barney et Reddy auraient presque pleuré de désappointement.

— Je ne lui avais pas dit de nous suivre, et je le croyais déjà à cinquante milles de nous, au moins. Mais je vous avais permis ce petit jeu pour vous éprouver, Lasso Sol. J'avais vu Barney ronger la corde de vos mains, tout en feignant de dormir. Alors, j'ai laissé tomber exprès ce revolver. Je voulais voir si vous reconnaîtriez l'amulette qui protège de la mort. Vous avez bien mordu à l'hameçon.

Alors il se tourna vers Lone Buffalo, qui restait muet, et il lui demanda comment il s'était trouvé là quand son aide était devenue nécessaire.

— Trois méchants Visages-Pâles, et le Buffle Blanc tout seul! Lone Buffalo a pensé que les méchants Visages-Pâles tueraient le Grand Chef blanc; et il l'a suivi pour bien faire.

— Oui, vous avez bien fait; mais rien de pareil n'arrivera plus; car, une fois reparti, je ne m'arrête qu'au fort.

A ces paroles, les trois prisonniers parurent consternés.

Lone Buffalo s'occupa de les faire manger, tout en dînant de bon appétit lui-même. Il aida l'éclaireur à mettre en selle les prisonniers qu'il attacha sur leurs chevaux; après quoi, il lui dit de nouveau: Au revoir, et s'éloigna pour de bon cette fois.

Buffalo Bill poursuivit sa route avec ses trois chenapans. Comme il venait de traverser un gué du Rio-Grande, tard dans l'après-midi, il déboucha sur un plateau, où il aperçut tout à coup une couple de chariots et une demi-douzaine de cavaliers.

Il n'était plus temps de battre en retraite, et il ne savait pas s'il allait se trouver en présence d'amis ou d'ennemis. Les prisonniers témoignèrent par leurs cris qu'ils connaissaient ces hommes, et Lasso Sol s'écria:

— Holà! pards, à la rescousse! Cet individu est un chef renégat chez les Peaux-Rouges, et il nous a pris en traître!

Le groupe se composait de cinq cavaliers et de deux conducteurs, un pour chaque chariot. Ils entourèrent promptement l'éclaireur et ses prisonniers. Buffalo Bill n'en connaissait aucun. La position semblait critique pour lui. Cependant, il sourit en haussant les épaules aux paroles de Lasso Sol, et il dit poliment:

— Bonjour, Gentlemen!

Tous les regards étaient fixés sur lui.

Le chef du groupe prit la parole.

— Qu'avez-vous dit, Lasso Sol, et comment un seul homme a-t-il pu vous faire prisonniers tous les trois?

— Je vais vous le raconter, pards; ce ne sera pas long. Les Indiens ont attaqué le rancho des Bainbridge, la nuit dernière, sous la conduite d'un Blanc. Ils ont brûlé les bâtiments, tué Bainbridge, sa jolie femme, le petit Sammy, les deux nègres et les deux cowboys et emporté tout le butin. Barney, Reddy et moi, nous avons suivi la piste de cet homme, qui est le Blanc renégat; mais il avait un Indien avec lui. Il a été plus malin que nous, et, comme vous voyez, il nous a pris en traître.

Les yeux des sept camarades étincelèrent en entendant l'histoire de Lasso Sol, et ils portèrent la main à la crosse de leurs revolvers.

Buffalo Bill paraissait être dans une bien mauvaise passe; mais il n'en conservait pas moins un visage impassible.

Il prit ces individus pour ce qu'ils étaient en réalité, — des colons de la vallée se rendant à Fort McRae pour y acheter des provisions; car, à l'abri du poste militaire, s'étaient installés des trafiquants.

Comme il leur était totalement inconnu, ils croiraient plutôt leurs camarades que lui. Mais ce n'était pas une raison pour abandonner la partie. Il prit donc la parole résolument.

— Gentlemen, dit-il, il y a toujours deux côtés à une question; vous avez entendu une version de l'histoire; maintenant, écoutez ce que j'ai à vous dire.

Plusieurs hésitèrent, et aussitôt les trois prisonniers reprochèrent hautement à leurs amis de prêter l'oreille à l'accusé plutôt qu'à eux.

Sensible à cette plainte, un des hommes s'élança, un couteau à la main, pour trancher les liens qui retenaient Lasso Sol. Mais, prompt comme l'éclair, Buffalo Bill saisit ses revolvers et les braqua sur l'homme.

— Si vous essayez de délivrer cet individu, je vous tue! J'ai le droit qu'on m'écoute. Je suis officier de l'armée fédérale, et j'accomplis mon devoir ici.

Ces derniers mots arrêtèrent le mouvement hostile.

— En effet, il a le droit de raconter son histoire. Qu'il parle! dit le chef.

Des voix s'élevèrent contre cette décision, mais une autre s'écria:

— C'est un officier du Gouvernement, dit-il. Il ne faut pas commettre d'erreur, camarades!

— Oui, n'allons pas trop vite, cria un autre.

Alors, le chef reprit:

— Eh bien! dites ce que vous avez à dire, Monsieur.

— C'est une blague; ce n'est pas un officier du Gouvernement, c'est un renégat! Même il prétend qu'il est Buffalo Bill, hurla Lasso Sol, qui s'aperçut, au moment où il prononça ces paroles, qu'il avait eu tort de mentionner le nom redouté du grand éclaireur.

Il vit chacun de ceux sur le secours desquels il comptait retirer vivement leurs mains de leurs armes pendant qu'ils fixaient sur l'éclaireur des yeux où se lisait un respect mêlé d'effroi.

— Oui, Gentlemen, Lasso Sol dit vrai; je suis Buffalo Bill, chef des éclaireurs à Fort Faraway, et je me rends par ordre à Fort McRae. Ma route passe par votre vallée, — car je suppose que vous êtes des colons de Meadowland. Là j'ai aperçu un jeune homme, debout près des cendres fumantes de son foyer détruit, naguère heureux; autour de lui, j'ai vu les cadavres de ceux qu'il aimait. D'autres jeunes gens sont venus près de lui, et je les ai quittés, pressé que je suis de gagner le fort au plus vite. A quelques milles plus loin dans la vallée, j'ai fait la rencontre du chef indien que vous connaissez peut-être sous le nom de Lone Buffalo, l'Ermite à la Peau-Rouge, ami des Blancs. Il allait avertir les colons de se mettre sur leurs gardes; mais il s'était trompé sur le moment où l'attaque devait se faire, et il arrivait trop tard. Pendant ce temps, ces trois hommes s'étaient mis à ma poursuite pour me faire prisonnier. Avec l'aide de l'Indien, j'ai eu le dessus, et je les conduis en ce moment au fort, pour être certain que, la prochaine fois, ils me croiront sur parole quand je leur dirai que je suis Buffalo Bill.

«Laissez-moi passer, s'il vous plaît.

— Ce sont des mensonges! s'écria Lasso Sol. Il nous conduit à son repaire pour nous égorger. Ne le laissez pas faire, pards!

Des mains se portèrent sur les revolvers, et l'un des hommes dit:

— Il va falloir nous remettre nos camarades. Nous savons que ce sont d'honnêtes colons... N'ai-je pas raison, pards?

Plusieurs répondirent affirmativement.

— Je n'abandonnerai pas mes prisonniers, car il faut qu'ils sachent qu'ils n'ont pas le droit d'attaquer un officier du Gouvernement et de l'appeler renégat selon leur bon plaisir... Arrière, Monsieur; je parle sérieusement. Ces hommes, je les emmène avec moi!

L'attitude et l'histoire de Buffalo avaient produit une certaine impression sur quelques-uns des cavaliers; mais il y en avait d'autres, rêvant plaies et bosses et décidés à ne pas céder devant lui. Il voyait les difficultés qu'il avait à vaincre, mais il n'était pas homme à se laisser détourner de son but. Il tenait ses revolvers, prêt à tirer, immobile et impassible sur sa selle.

En regardant son visage résolu, les plus âgés du groupe ne se dissimulèrent pas que la première tentative pour délivrer les prisonniers serait suivie de mort d'homme. Le chef dit alors vivement:

— Pouvez-vous prouver que vous êtes bien ce que vous affirmez être?

— Non, il n'a rien pour le prouver. C'est un imposteur! cria Lasso Sol.

— Vous pouvez voir mon nom, Monsieur, sur mes armes, sur ma selle. J'ai des dépêches scellées pour Fort McRae et plusieurs lettres portant mon nom, et adressées à mon poste, au quartier général. Ecartez vos hommes, je vous montrerai mes preuves.

— Nous nous sommes trompés, pards. Ce gentleman va continuer sa route, dit le chef d'un ton sévère.

Cependant, un certain nombre le désapprouvèrent, et Lasso Sol se mit à crier au secours.

Le Duel sur la Piste.

— Vous êtes sage, Monsieur; mais je vous remercie d'être venu à mon aide, dit Buffalo Bill au chef des colons, qui répondit:

— Nous ne désirons pas commettre une injustice, Monsieur, mais vous emmenez trois de nos hommes de la vallée comme prisonniers. Cela donne lieu à des accusations et à des affirmations contradictoires, et nous sommes fort perplexes. Cependant, je suis certain que vous êtes celui que vous prétendez être, car j'ai beaucoup entendu parler de Buffalo Bill, et peu d'hommes, à part lui, auraient montré le courage et l'énergie dont vous venez de faire preuve.

— Un homme dans son droit risquera beaucoup pour aller jusqu'au bout. Mais laissez-moi vous montrer mes preuves.

Sans lâcher un des revolvers qu'il tenait dans sa main, l'éclaireur retira un papier de sa poche et le

tendit au chef, qui y jeta un coup d'œil, ainsi que plusieurs de ses compagnons, pendant que trois autres chuchotaient à part, ne voulant évidemment pas renoncer à leurs desseins de délivrer les prisonniers.

— Ce papier est une preuve suffisante pour moi, et pour nous tous, je suppose, dit-il en regardant du côté du trio qui se concertait à voix basse.

Alors Lasso Sol cria:

— Ce papier est un faux forgé pour l'aider dans sa besogne diabolique. N'importe qui peut s'en procurer de pareil.

Cette assertion donna un courage nouveau à ceux qui étaient résolus à le défendre, et l'un d'eux dit:

— Qu'allez-vous faire de ces hommes?

— Les mener au fort.

— Et puis?

— Les remettre à la garde du commandant.

— Et puis?

Piqué au vif par le ton impertinent de l'homme, l'éclaireur répliqua:

— Je raconterai mon histoire, que l'on croira sans hésitation. Si je ne me trompe pas, et si cet individu, qui se donne le nom de Lasso Sol, est celui que j'ai autrefois connu au Colorado sous le nom de Black Lariat, alors il sera sans doute pendu, et ses deux camarades seront mis en liberté.

Il y eut un tressaillement dans la foule; Lasso Sol devint livide. Quelques-uns avaient entendu parler de Black Lariat, desperado bien connu dans les mines du Colorado, et dont les crimes ne se comptaient plus.

— Vous ne l'emmènerez pas de mon gré, en tout cas, dit le porte-parole de ceux qui voulaient délivrer le prisonnier.

— Gentlemen, reprit l'éclaireur, si je débarrasse votre colonie d'un individu tel que celui que je connais sous le nom de Black Lariat, vous aurez des motifs de m'en être reconnaissant; car, s'il se cache dans votre vallée, ce n'est pas dans de bonnes intentions, et vous ne tarderiez pas à vous en apercevoir. Il est rare que je me trompe sur une physionomie. Cependant, je peux faire erreur en cette circonstance; mais il y a au fort des hommes qui connaissent bien Black Lariat. Si cet homme prouve qu'il n'est pas ce scélérat, il sera mis en liberté avec ses compagnons, et je n'aurai pas d'excuses à lui faire après l'attaque dont j'ai été l'objet de sa part.

— Je vous dis que vous ne l'emmènerez pas! répéta l'ami de Lasso Sol.

Celui-ci poussa un hourra approbatif et s'écria:

— Défendez-moi, pards!

— Vous serez seul, Burnett, si vous ne tombez pas d'accord avec l'éclaireur, dit Mr. Colvin, le chef des colons.

— Eh bien, je serai fidèle à mon ami, si vous reculez, vous, devant un seul individu! s'écria Burnett.

Buffalo Bill, jetant un regard tranquille sur le groupe, demanda d'une voix calme:

— C'est une affaire personnelle que vous cherchez, Monsieur?

— Oui.

— Cela veut dire que votre intention est de m'arracher mes prisonniers?

— C'est bien cela.

— Bravo, pard! Je ne vous oublierai jamais! hurla Lasso Sol.

Les deux autres prisonniers l'acclamèrent aussi bruyamment.

— Commencez quand vous voudrez, dit Buffalo Bill.

— Vous avez tiré vos revolvers. Pourquoi ne descendez-vous pas pour vous battre comme un homme?

Plusieurs des colons applaudirent à cette proposition.

Buffalo Bill, s'adressant à Mr. Colvin, dit avec le plus grand sang-froid:

— J'espère, Monsieur, que vous veillerez à ce que tout se passe loyalement.

— Certes, Monsieur; — Burnett, vous avez tort de faire ce que vous faites.

— Je suis assez grand pour être juge de mes actions.

— Très bien. Que désirez-vous?

— Faites vingt pas, placez-nous à chaque bout de cette distance, le dos tourné l'un à l'autre; alors vous donnerez le signal; nous nous retournerons, et nous déchargerons nos revolvers en avançant l'un sur l'autre... Ça vous convient-il, renégat?

Quelques-uns se mirent à rire quand l'homme appela Buffalo Bill renégat. Lasso Sol poussa un cri de guerre.

Le visage de Buffalo Bill avait la sérénité d'une nuit de clair de lune. Il ne témoigna aucune colère de cette insulte et dit:

— Il vaudrait mieux pour vous venir jusqu'au fort et découvrir votre erreur, au lieu de me provoquer en duel. Moi, je n'ai aucun désir de vous tuer.

— Oui, cela vaudrait mieux, s'écrièrent plusieurs colons.

Mais Lasso Sol s'y opposa en poussant des cris indignés. Burnett dit:

— Je vais me battre pour délivrer mes pards,

et il est entendu que si je vous tue, l'affaire sera ainsi réglée.

— Oui, et si je vous tue, c'est vous qui l'aurez voulu.

— Vous n'avez pas le nerf qu'il faut pour cela. Aucun homme ne me fera succomber; il sera mort avant.

Mr. Colvin dit à l'éclaireur à voix basse:

— C'est l'homme le plus sûr de son coup, parmi les plus adroits. Il est prompt comme l'éclair.

— Moi aussi, répondit Buffalo Bill sans la moindre intention prétentieuse.

Mr. Colvin marqua la distance de vingt pas. Burnett se hâta de prendre la position qu'il jugea la meilleure, et Buffalo Bill, d'un pas tranquille, gagna l'autre extrémité.

Les revolvers devaient rester dans la ceinture des combattants jusqu'au moment où serait donné le signal: — Tournez et tirez!

Alors, obéissant à l'ordre, ils devaient retirer leurs armes de leurs ceintures en faisant volte-face et faire feu à volonté.

Personne n'aurait pu montrer plus de confiance que Burnett dans l'issue de cette rencontre, ni personne témoigner plus d'indifférence à ce sujet que Buffalo Bill, qui dit à Mr. Colvin:

— Je ne le tuerai pas; je lui casserai simplement l'aile en lui traversant la main.

Tous les spectateurs étaient silencieux. L'anxiété de Lasso Sol était à son comble. Alors se firent entendre les paroles convenues:

— Tournez et tirez!

Deux détonations retentirent, à court intervalle l'une de l'autre, mais la balle du dernier tireur s'écarta étrangement du but, car la main qui tenait son arme avait été fracassée par le coup de feu de Buffalo Bill.

— J'espère que la blessure ne sera pas sérieuse, Monsieur, se contenta de dire l'intrépide éclaireur.

Et, se tournant vers les autres, il ajouta:

— Bonjour, Gentlemen!

Alors, enfourchant sa monture, Buffalo Bill reprit le chemin du fort avec ses prisonniers, laissant son ennemi blessé, qui mêlait aux plaintes que lui arrachait la douleur celles de son humiliante déconvenue.

L'Arrivée.

A voir Buffalo Bill s'éloigner du groupe des colons, calme et tranquille, on n'aurait pas dit qu'il venait de remporter une victoire éclatante dans les conditions les plus défavorables.

Lasso Sol marchait en tête des prisonniers, derrière l'éclaireur, dont il n'était séparé que par une longueur de cheval. Il était très pâle. Sans doute songeait-il à l'accusation que l'éclaireur allait porter contre lui, se disait-il qu'il serait probablement reconnu au fort pour Black Lariat, le desperado des mines du Colorado.

— Il faudra, les hommes, vous résigner à une rude étape; car nous avons été retenus là-bas une heure, et j'ai l'intention de ne pas m'arrêter avant le fort, dit l'éclaireur en poussant l'allure des chevaux.

Au coucher du soleil, il s'arrêta près d'un cours d'eau pour les abreuver.

— Je vais resserrer les sangles, soulager un peu les bêtes de votre poids et m'assurer si vos liens ne se sont pas relâchés, dit-il.

Lasso Sol fit entendre un grognement de mauvaise humeur. Si l'on avait fait quelques milles encore sans s'arrêter, il aurait pu s'échapper. Un de ses partisans lui avait glissé un petit couteau entre les mains, et, tout attaché qu'il était, Lasso Sol avait pu attaquer ses entraves et avait déjà réussi à dégager une de ses mains.

Quand la nuit serait venue, le couteau aurait passé de l'un à l'autre de ses compagnons; puis, à un moment où Buffalo Bill n'aurait pas été sur ses gardes, les trois prisonniers se seraient rués sur lui avec la résolution d'en finir.

Cette fois, bien qu'il portât toujours l'amulette protectrice, ils n'auraient pas hésité à le tuer, sachant que ce signe ne prouvait pas qu'il fût de leur bande.

Mais Buffalo Bill avait vu le couteau, lorsqu'on l'avait glissé entre les mains de Lasso Sol, et il avait remarqué les efforts que celui-ci avait fait pour se débarrasser de ses liens.

Il le rattacha donc, resserra les sangles et, à la tombée de la nuit, se remit en route, à une allure plus rapide encore.

La lune éclairait la piste, et, fidèle à sa parole, Buffalo Bill marcha d'un tel train que, juste avant l'aurore, il aperçut les lumières de Fort McRae.

En réponse au: Qui vive de la sentinelle, il répondit:

— Eclaireur, avec dépêches et trois prisonniers!

Buffalo Bill fut bientôt introduit, et ses prisonniers enfermés dans la salle des gardes.

Comme ses dépêches n'étaient pas particulièrement urgentes, on lui assigna ses quartiers, et on lui dit d'attendre au matin pour voir le colonel.

Le colonel Tipton venait de finir sa toilette quand on lui annonça l'arrivée du chef des éclaireurs, qui apportait des dépêches et amenait des prisonniers.

— Eh bien! Cody, c'est donc vous? Je suis vraiment heureux de vous voir. Le fait que vous êtes porteur de dépêches semble indiquer qu'elles sont importantes, dit le colonel Tipton, qui accueillit chaleureusement Buffalo Bill, lequel avait servi sous ses ordres dans le Nord-Ouest.

— Ce sont des dépêches pour les postes échelonnés sur la frontière. Je suis, en outre, à la recherche d'un individu mystérieux qui a volé les officiers d'une demi-douzaine de postes, et qu'on suppose être à McRae ou à Tule Rosa, Colonel.

— J'espère que vous l'attraperez; mais quels sont les prisonniers que vous m'avez amenés? dit le colonel Tipton en ouvrant ses dépêches.

Buffalo Bill raconta l'histoire de la destruction de la ferme de Bainbridge, du nombre de ses habitants, de sa rencontre avec les jeunes Eclaireurs de l'Etoile d'Argent, de la poursuite de Lasso Sol et de ses deux acolytes et des incidents qui l'avaient accompagnée et suivie.

— Eh bien, Cody, vous êtes un homme prodigieux; vous échappez à la mort comme par miracle, et vous menez à bien toutes vos entreprises. Vous avez certes bien fait. Je suis bien fâché d'apprendre cet affreux massacre et vais envoyer tout de suite une troupe de soldats dans la vallée.

— Puis-je vous prier, Colonel, de n'en rien faire. Cette incursion sauvage est enveloppée d'un mystère que je désire percer, et j'ai l'espoir d'y arriver, en allant doucement en besogne. L'envoi de soldats aurait pour résultat de chasser les scélérats dans leurs repaires les plus cachés. J'ai pour m'aider les cinq jeunes gens de l'Etoile d'Argent, dont l'un, comme je vous l'ai dit, est le dernier survivant de la famille Bainbridge. Je puis aussi compter sur Lone Buffalo, en ce moment sur la piste des meurtriers, et cela me suffit pour l'instant.

— Je crois que vous avez raison, Cody. Je m'en rapporte à vous pour régler cette affaire. Mais quels sont ces prisonniers?

— Il y a ici au fort, Colonel, des éclaireurs et des soldats qui connaissent Black Lariat, et je désirerais qu'ils vissent cet homme, qui s'appelle Lasso Sol; ils diraient s'ils savent qui il est et où ils l'ont vu.

— Je vais les envoyer chercher tout de suite.

Mais les éclaireurs auxquels Buffalo Bill avait songé étaient partis en expédition avec une troupe de soldats, parmi lesquels étaient précisément ceux qui avaient connu Black Lariat.

Plusieurs jours se passèrent avant que Lasso Sol pût être mis en présence de ceux qui, dans l'opinion de l'éclaireur, reconnaîtraient en lui un desperado des mines du Colorado, mystérieusement disparu, deux ans auparavant, des endroits qu'il fréquentait, au moment où des soldats venaient d'être chargés de l'arrêter pour ses crimes.

Émouvante Confrontation.

Les colons arrivèrent le lendemain soir avec leurs chariots et campèrent sous la protection du fort, près des établissements des trafiquants.

L'une des premières personnes qui leur souhaitèrent la bienvenue fut Buffalo Bill, en compagnie du chirurgien du poste militaire, qu'il avait prié de venir avec lui pour donner ses soins à l'homme qu'il avait blessé en duel.

Mr. Colvin le reçut très cordialement et dit:

— Nos hommes n'avaient pas besoin de cette preuve pour être convaincus que vous êtes Buffalo Bill. Burnett sera honteux de sa conduite quand il saura que vous avez amené le chirurgien pour le soigner. Il est dans le chariot le plus éloigné; je vais l'appeler.

Burnett se traîna péniblement hors du chariot; on dut l'aider à en sortir. Son visage pâle et hagard montrait qu'il avait beaucoup souffert. Il jeta à Buffalo Bill un regard farouche; mais, sans avoir l'air de le remarquer, l'éclaireur lui dit d'un air affable:

— Je suis content de vous voir arrivé ici, pard; le chirurgien du fort est venu avec moi pour soigner votre main et la guérir dans les meilleures conditions possibles.

La figure de l'homme changea soudain d'expression, et il dit:

— Merci bien, Monsieur, le capitaine a forcé les étapes pour qu'on me soigne promptement, car ma pauvre main est dans un triste état. C'est de ma faute, et je ne vous blâme pas, mais Lasso Sol a été un bon ami pour moi et m'a rendu plus d'une fois service.

— Vous avez eu raison de vouloir venir à son secours; il faut s'attacher à celui qui vous a aidé

dans l'infortune ou le besoin. Le chirurgien va examiner votre blessure.

L'index était tellement fracassé qu'il en fallut faire l'amputation à la troisième phalange. Burnett supporta l'opération avec courage. Il se trouva beaucoup soulagé quand les os brisés furent enlevés, et il remarqua froidement:

— C'est le doigt qui appuie sur la gachette. Il va falloir que j'y exerce l'autre, maintenant. Vous êtes le plus vif et le plus adroit tireur que j'aie jamais vu, car Mr. Colvin m'a rapporté que vous lui aviez dit, avant le duel, votre intention de me blesser à la main, ne voulant pas me tuer. Je vous dois donc la vie; mais vous m'avez laissé des marques pour que je ne l'oublie pas, dit-il, en soulevant sa main entourée de bandages.

— Venez demain au fort, et vous verrez si je n'ai pas raison de croire que Lasso Sol est Black Lariat, le desperado, dit Buffalo Bill en s'en allant avec le chirurgien.

Le jour suivant, à midi, les troupiers revinrent au fort. Quand ils eurent pris un peu de repos, le colonel Tipton fit appeler les soldats et les éclaireurs désignés par Buffalo Bill et les fit conduire à l'endroit où les trois prisonniers étaient alignés.

Le premier était un sergent. On lui dit de bien regarder les trois hommes pour voir s'il n'en reconnaîtrait pas dans le nombre.

Il jeta des regards indifférents sur Reddy et Barney, mais ses yeux s'arrêtèrent sur le visage de Lasso Sol.

— J'ai déjà vu cet individu-là, dit-il, et si c'est celui que je crois, il n'y en a pas de pire au monde, Monsieur.

— Qui croyez-vous qu'il est, Sergent?

— Il a coupé sa longue chevelure et laissé pousser sa barbe. Si ce n'est pas le desperado du Colorado, Black Lariat, je me trompe étrangement, Monsieur.

Lasso Sol devint pâle comme un mort. Mr. Colvin dit à Burnett, qui se trouvait à côté de lui:

— C'est assez clair; voyons ce que les autres vont dire.

Un éclaireur vint ensuite; il examina les trois hommes et dit:

— Si j'en connais un, c'est ce pèlerin-là, et il y a longtemps qu'il aurait dû être pendu, si c'est celui que je crois.

— Qui est-il, selon vous?

— Black Lariat, un homme du Colorado.

Un soldat déclara qu'il avait déjà vu Lasso Sol, mais il ne put se rappeler où.

Un autre soldat dit immédiatement:

— Celui-là, c'est Black Lariat.

Un autre soldat ne le reconnut pas tout d'abord, mais, comme on lui demandait le nom d'un desperado célèbre dans les mines du Colorado, il s'écria aussitôt:

— Black Lariat, Colonel, et c'est cet homme-là!

Un éclaireur, appelé à son tour, dit:

— Coupez-lui la barbe, mettez-lui une perruque de cheveux longs, ôtez de son visage cette expression effarée, et si ce n'est pas un homme que je croyais mort, je lui fais cadeau de mon fusil!

— De qui parlez-vous?

— D'un individu connu sous le nom de Black Lariat, Colonel.

«Si Buffalo Bill, qui était notre chef à Fort Lyon, se trouvait ici, il le reconnaîtrait, car il n'oublie jamais un visage; il sait même distinguer un Chinois d'un autre Chinois, ce qui ne semble guère possible, ajouta l'éclaireur.

— Buffalo Bill est ici; il a amené cet homme au fort comme prisonnier; et il dit que c'est le desperado connu sous le nom de Black Lariat, dit le colonel Tipton.

On fit appeler Buffalo Bill, et le commandant du fort poursuivit:

— Les deux hommes qui n'ont pas été reconnus, Cody, et que vous avez demandé qu'on relâche, sont libres de partir; mais je retiens cet homme-ci.

Barney et Reddy furent trop heureux de rejoindre les autres colons dans leur camp, pour partir le lendemain en leur compagnie et retourner dans la vallée. On ramena Lasso Sol dans la salle des gardes pour y attendre l'occasion d'être envoyé sous escorte au Colorado, afin d'être jugé et d'expier ses crimes aux lieux où il les avait commis.

— Je ne suis pas encore mort, Buffalo Bill, nous nous retrouverons un jour! s'écria le desperado.

Buffalo Bill, sans s'inquiéter de cette menace, se mit tout de suite à faire ses préparatifs de départ. Il acheta un beau et bon cheval, des provisions, des munitions et un certain nombre de cadeaux utiles, ainsi qu'il l'avait promis à Lone Buffalo, le chef tonca.

Le lendemain, avec son cheval de bât bien chargé, il dépassa la caravane des colons, qui s'en retournaient chez eux, et Mr. Colvin lui cria:

— Bonne chance, Buffalo Bill! souvenez-vous que vous avez de nombreux amis à Meadowland Valley. Nous savons maintenant que Lasso Sol ne s'y était établi que pour préparer un vilain coup contre nous.

Les colons poussèrent trois hourras en l'honneur de l'intrépide éclaireur, qui, en reconnaissance, souleva son large sombrero.

Pistes diverses.

On se rappelle que les jeunes gens de l'Etoile d'Argent, obéissant aux instructions de leur chef, s'étaient écartés l'un après l'autre du gros des colons revenant à la vallée après avoir relevé la piste des bandits jusqu'au point où elle se divisait.

Chacun d'eux avait choisi une de ces pistes secondaires, parmi celles qu'ils jugeaient les meilleures ou les plus intéressantes.

On n'a pas oublié non plus que, le lendemain des obsèques de toute sa famille, le jeune Bird Bainbridge avait disparu, emmenant avec lui un cheval de bât chargé de provisions; ce qui n'avait pas empêché des colons compatissants de lui construire une nouvelle cabane et de prendre soin de ses bestiaux.

Bird Bainbridge était retourné en hâte au point de division des pistes. Il n'eut pas de peine à découvrir celles que ses quatre fidèles pards avaient prises, et il s'engagea sur une cinquième.

A la tombée de la nuit, il dut suspendre ses recherches jusqu'au lendemain. Mais il venait de faire une découverte importante: deux des pistes, divergentes au départ, se trouvaient maintenant réunies à la sienne, et il avait reconnu qu'un de ses camarades, arrivé par un autre sentier que lui au point de jonction, avait poursuivi son chemin et devait être à six ou sept heures de marche en avant.

Bird s'attendait à passer encore une nuit d'angoisses et de douleur comme les précédentes; mais il était tellement épuisé par le manque de repos et de nourriture que ses yeux se fermèrent malgré lui, et qu'il ne s'éveilla pas avant l'aurore.

Tout étonné et rafraîchi en même temps, il se hâta de rouler ses couvertures et sentit qu'il avait faim. Il alluma un feu et déjeuna de bon appétit; puis il se remit en route à une allure précipitée. Il arriva tout à coup à un endroit où une partie des bandits avaient campé pendant la nuit. Bientôt une autre piste vint rejoindre celle qu'il suivait. Il fut dès lors convaincu que cette dispersion n'avait eu pour but que d'égarer et de paralyser les poursuites, et qu'elles seraient bientôt toutes réunies en une seule, comme auparavant.

Cette hypothèse ne tarda pas à se confirmer; une autre piste vint se confondre avec celle qu'il suivait, et, au point de jonction, il trouva encore une marque qui lui indiqua qu'un second Furet marchait devant lui.

A midi, une autre piste rejoignit le sentier principal, et là, un troisième jalon lui apprit que trois de ses camarades le précédaient sur la route. Sa figure s'illumina de joie.

Comme la piste qu'il avait prise semblait être la plus directe, il estima que ses camarades avaient fourni une course plus longue que la sienne, et qu'ils ne devaient pas avoir beaucoup d'avance sur lui.

Dans l'après-midi, il constata que trois autres pistes avaient rejoint la piste principale, et à l'embranchement de l'une d'elles il trouva un nouveau jalon. Il avait donc ses quatre amis devant lui, et il se disait qu'il n'y avait plus qu'une piste qui n'eût pas encore rejoint celle qu'il suivait. En outre, tous les indices qu'il avait soigneusement recueillis le long du chemin s'accordaient pour le convaincre que Buffalo Bill ne se trompait pas quand il affirmait que c'étaient des Blancs et non des Indiens qui étaient les auteurs des atrocités commises dans son rancho.

Découverte.

Bird Bainbridge poussait vigoureusement ses chevaux dans l'espoir de rattraper ses pards avant la tombée de la nuit.

La nature du pays n'était plus la même; il était maintenant sur un plateau aride, qui lui était inconnu, et où la piste n'était pas facile à suivre. Mais ses amis avaient laissé derrière eux beaucoup de marques de différente nature, pour permettre à leur chef de les retrouver sans difficulté.

Une chose l'inquiétait: la dernière piste n'avait pas encore rejoint la piste principale. Il ne s'était certainement pas trompé en les comptant au départ; il en manquait bien une. Pourquoi ceux qui l'avaient prise n'avaient-ils pas encore fait leur jonction avec le reste de la bande?

A la nuit, Bird dut renoncer à se réunir à ses pards avant le lendemain. Il campa sur les bords

d'un petit lac entouré de cèdres, où il trouva d'assez bonne herbe pour ses chevaux.

La nature exigeait encore impérieusement du repos; le jeune homme s'endormit d'un profond sommeil après avoir copieusement soupé. Le lendemain matin, il fit également honneur au déjeuner. Son chagrin était tout aussi poignant; mais il était résolu à ne pas s'y abandonner, à s'armer d'une fermeté virile pour pouvoir un jour frapper le coup vengeur, ainsi qu'il s'y était engagé par serment.

Reposé et restauré, il sauta en selle. La piste qu'il suivait, non loin du Rio-Grande jusqu'alors, s'écartait maintenant dans la direction de l'ouest, vers le Petit Colorado. Elle conduisait à une région désolée, et le jeune chef voyait aux traces de ses pards qu'ils allaient très lentement, comme s'il leur était difficile, en beaucoup d'endroits, de lire clairement la piste des bandits.

Aux places où le terrain était plus mou, il remarquait de nombreux pieds de chevaux qui, autant qu'il en pouvait juger, étaient ceux des animaux que les brigands avaient emmenés avec eux en quittant Meadowland Valley.

La piste qui manquait s'était-elle enfin confondue avec l'autre? Bird Bainbridge n'en était pas certain; mais ce n'était pas impossible, étant donné la nature du sol, trop aride pour conserver nettement des empreintes.

Il poursuivit sa route, un peu inquiet à la pensée qui lui était venue, que ses jeunes camarades avaient peut-être pressé de trop près les bandits; car il ne comprenait que trop le sort qui leur serait réservé, s'ils étaient attaqués, loin de chez eux et de tout secours, par des forces supérieures d'outlaws implacables.

Plus il y songeait, plus son anxiété devenait grande; il mit ses chevaux au galop; mais à midi, il dut faire une courte halte pour les laisser souffler.

Le soleil allait se coucher, lorsque Bird Bainbridge fit l'ascension d'une crête rocheuse couverte de cèdres épars.

— Quand je serai là-haut, se disait-il, je pourrai voir loin devant moi.

Comme il gravissait la pente, il aperçut soudain des cavaliers au sommet et poussa un cri de joie en reconnaissant ses camarades. Mais ils ne le virent et ne l'entendirent pas; ils paraissaient troublés, poussant leurs montures de ci, de là, de la façon la moins méthodique. Enfin l'un d'entre eux poussa un cri de ralliement; les autres se précipitèrent vers lui, et tous mirent promptement pied à terre.

Alors, le jeune chef comprit cette conduite extraordinaire de ses jeunes amis. Ils étaient poursuivis, et ils s'étaient dispersés pour chercher une position avantageuse, où ils pourraient se retrancher. L'endroit qu'ils avaient trouvé était sur le point le plus élevé de la crête, où se dressait un amas de rochers semblable à une citadelle.

Ils pénétrèrent dans cette sorte d'enceinte naturelle. Derrière les rochers, leurs chevaux étaient invisibles.

Bird Bainbridge, éperonnant sa monture, fut aperçu par ses camarades, qui le saluèrent de bruyantes acclamations. L'instant d'après, il entrait au galop dans le petit fort. Alors, tout le danger de la situation lui apparut. Il vit une vingtaine de cavaliers revenant à bride abattue, et qui n'étaient plus guère qu'à un demi-mille de leurs retranchements.

C'étaient les bandits, qui avaient encore les mains souillées du sang des victimes massacrées dans son rancho.

Assiégés.

Le spectacle que l'intrépide chef des Cinq avait sous les yeux, était loin d'être rassurant. L'emplacement où ils étaient avait déjà servi de position défensive peu de temps auparavant. On avait entassé de grosses pierres de manière à former un parapet de six pieds de haut. A l'intérieur, il y avait un espace suffisant pour y abriter une petite troupe d'hommes et de chevaux.

Ceux qui avaient déjà combattu derrière ces remparts improvisés, y avaient succombé, comme en témoignaient une douzaine de squelettes blanchis, étendus çà et là, témoins muets et lugubres d'un drame ignoré.

Il y avait une ouverture par laquelle les chevaux pouvaient entrer, à un endroit où les roches avaient été abattues ou s'étaient écroulées.

Les garçons s'empressèrent de clore cette brèche.

Les bandits ne semblaient pas croire que les Cinq se fussent arrêtés là; ils poussaient leurs chevaux sur la côte assez raide, s'attendant évidemment à ne les rattraper que plus loin dans la plaine.

Le jeune capitaine ne perdit pas de temps en questions vaines. Le cœur doublement réjoui de retrouver ses camarades et de partager leur danger;

— Garçons, s'écria-t-il, j'ai des provisions en abondance, assez de munitions et trois bidons pleins d'eau. Il faut tenir à distance ces coquins et ne tirer qu'à coup sûr. Choisissez chacun votre homme et abattez-le! Le seul moyen de remédier à la supériorité du nombre, c'est de la diminuer. Etes-vous prêts?

— Nous sommes tous prêts! répondirent les quatre autres.

Laissant leurs chevaux sellés et tels qu'ils étaient, les jeunes guerriers épaulèrent leurs carabines.

Un chemin grimpait le long du versant et passait à une centaine de mètres de la petite forteresse. C'était sur ce sentier que les bandits précipitaient leurs montures.

Parvenus au sommet, ne découvrant point dans la plaine au-dessous ceux qu'ils poursuivaient, ils s'arrêtèrent surpris.

A ce moment, Bird Bainbridge dit:

— Voilà ceux qui ont détruit mon foyer, massacré tous les miens. Je reconnais plusieurs de nos chevaux. Un de ces individus est sur la selle de mon père. C'est lui que je me réserve. Feu!

Les cinq carabines firent feu en même temps.

L'homme que le jeune chef avait choisi comme cible dégringola de sa selle, mortellement atteint; un autre tomba également. Un troisième chancela, grièvement blessé; un cheval s'abattit, un autre reçut une balle dans la croupe et s'enfuit au galop, emportant son cavalier.

Chaque coup des Cinq avait porté, mais pas aussi bien qu'ils l'espéraient, à cause de l'état nerveux des tireurs.

Cette fusillade inopinée avait jeté le désordre parmi les bandits.

Cependant ils se rallièrent vite et marchèrent à l'attaque du fort. Les assiégés ouvrirent alors le feu avec leurs revolvers, et les bandits, voyant, à la première décharge, qu'ils avaient un homme tué, deux autres blessés et deux chevaux à terre, se retirèrent rapidement hors de la portée des balles.

Les Cinq les virent se concerter en une conversation animée pendant quelques minutes; puis toute la bande alla établir son campement dans un petit bois de cèdres, pendant qu'un homme conduisait les chevaux plus loin, dans une vallée qu'arrosait le Petit Colorado.

Les assiégeants se divisèrent alors en deux groupes: l'un s'échelonna sur un des côtés de la petite forteresse, et l'autre la tourna comme pour la cerner complètement.

Ce mouvement permit aux assiégés de compter leurs adversaires. Ils étaient treize. S'abritant derrière les saillies de rocher, ils prirent position autour du fort pour en faire le siège. Ils voulaient évidemment réduire leurs ennemis par la faim et la soif.

L'homme qui avait conduit les chevaux dans la vallée portait leur nombre à quatorze; on en aperçut un quinzième au milieu des cèdres, leur chef apparemment.

Trois cadavres étaient étendus sur le gazon; plusieurs blessés étaient couchés sur des couvertures, parmi les arbres.

— Au moins trois contre un, garçons; mais nous avons l'avantage de la position. C'est un siège en règle; ils verront combien de temps nous pouvons tenir, dit Bird Bainbridge d'un ton dégagé.

Ses camarades lui firent alors leur rapport. Ils descendaient le versant de la colline dans l'intention de camper près de la rivière, lorsqu'ils avaient vu la bande des meurtriers déjà campée un peu plus loin au bord de l'eau. Il ne leur restait plus qu'à tourner bride; mais les brigands les avaient aperçus et s'étaient mis à leur poursuite. Bird Bainbridge savait le reste.

Ainsi assiégés, les Cinq tirèrent le meilleur parti de leur situation. Ils fortifièrent encore leur forteresse en en bouchant les crevasses avec des fragments de roche, la rendant aussi solide qu'ils le pouvaient avec le seul secours de leurs mains.

Les chevaux furent dessellés et réunis dans un coin à couvert; on étendit des couvertures pour servir de couche, et on déballa les provisions. Ils en avaient en abondance, mais pas de feu pour les faire cuire. Heureusement, leurs bidons étaient pleins d'eau. Encore fallait-il la ménager et laisser les pauvres chevaux souffrir de la soif en même temps que de la faim.

— Nous les pousserons dehors quand ils n'en pourront plus, et si ces misérables s'emparent de notre fort, nos os resteront ici, avec ceux que nous voyons autour de nous, comme une preuve que nous nous sommes battus jusqu'à la fin, dit Bainbridge d'un ton résolu.

Cette terrible perspective ne fit ni pâlir le visage, ni battre plus violemment le cœur de ses braves compagnons; ils étaient décidés à vivre ou à mourir ensemble!

L'Allié inconnu.

Les Cinq Guerriers firent honneur au souper; ils veillèrent ensemble pendant quelque temps, puis deux d'entre eux s'offrirent à monter la garde pendant le reste de la nuit.

La lune allait bientôt se lever; mais, jusqu'à ce moment, les assiégeants pouvaient profiter des ténèbres pour s'avancer sans bruit et se précipiter à l'assaut.

Un coup de feu révéla à la fois que cette tentative se préparait et qu'elle était déjouée. Seth Saunders avait entrevu une ombre en mouvement et avait aussitôt tiré dessus. Un hurlement de douleur se fit entendre, puis un bruit de pas précipités. Un autre coup de feu, tiré par Bird Bainbridge, fut suivi d'un gémissement; après quoi régna un silence de mort.

Tard dans la nuit, une autre détonation retentit, lorsqu'un des bandits s'approcha pour essayer d'enlever les morts. C'était Bud Rainey qui avait tiré, et un autre bandit resta sur le champ de bataille avec les autres cadavres.

La nuit enfin se termina; mais à l'aurore les intrépides Cinq constatèrent que les assiégeants n'avaient pas abandonné leurs positions. Ils allèrent deux par deux déjeuner à leur campement parmi les cèdres. On voyait leurs chevaux paître dans la vallée voisine, surveillés par le gardien.

Le jour se passa tranquillement, sans démonstration hostile. Dans l'obscurité qui précéda le lever de la lune, il y eut une fausse attaque qui tint les assiégés en éveil, sans résultat de part ni d'autre.

La lune était déjà haute quand, à la grande surprise des assiégés, un coup de feu retentit dans la vallée; et ils entendirent le bruit sourd d'un galop de chevaux.

Quelqu'un avait-il tiré sur le gardien et s'enfuyait-il avec ses bêtes?

Les Cinq ne s'expliquaient pas ce qui se passait, mais les bandits paraissaient affolés et s'interpellaient à haute voix. Bientôt, une voix éloignée cria:

— On a tué Buster, et les chevaux se sauvent, pris de panique... Les cinq blancs-becs ont des pards en dehors du fort!

Les jeunes braves que le bandit appelait des blancs-becs, poussèrent des hourras frénétiques. Mais qui leur apportait donc du secours?

— Ce doit être Buffalo Bill, s'écria l'un d'eux.

Les autres secouaient la tête, mais Bird Bainbridge dit:

— Ce n'est pas improbable; car, s'il a quitté le fort peu de temps après son arrivée et s'il a passé par les forts Tule Rosa et Wingate, comme il devait le faire, son chemin le mène près d'ici.

Peu de temps après minuit, un autre coup de feu fit tressaillir les sentinelles, Nick Walker et Kane Noland. Ils rapportèrent qu'ils avaient vu la lueur d'un coup de carabine à deux cents mètres environ du campement dans les cèdres. Le coup avait porté, comme le témoignait l'agitation qui se manifesta tout de suite parmi les bandits.

Le reste de la nuit se passa dans une mortelle inquiétude pour les assiégeants, et dans une attente pleine de confiance pour les jeunes assiégés du fort. Quand enfin le matin parut, les Cinq remarquèrent avec joie que les chevaux n'étaient plus dans la vallée. Mais les ennemis entouraient toujours la position. Ils n'avaient pas été frappés de panique comme leurs chevaux.

Les braves garçons, dont l'espoir était réveillé par l'intervention du tireur nocturne, ne virent rien de nouveau pendant toute cette journée. L'ennemi fut laissé en paix.

La nuit vint encore, et encore, dans les ténèbres précédant le lever de la lune, un autre coup de feu, témoignant que leur allié inconnu ne les avait pas abandonnés.

Du camp des outlaws, une dizaine de coups de carabine y répondirent.

— J'espère bien qu'aucune de ces balles ne l'a touché! dit Bird avec anxiété.

Alors ils se mirent à compter. Si les trois balles tirées par leur allié solitaire avaient chacune tué un bandit, la bande se trouvait diminuée de sept tués et de plusieurs blessés.

A minuit, une nouvelle détonation retentit, encore plus rapprochée du camp sous les cèdres. Les jeunes garçons, transportés de joie, y répondirent par un hourra, pour prouver à leur ami invisible que leur position n'était pas encore désespérée.

— Ce doit être Buffalo Bill! déclara Bird, et tous, cette fois, furent de son avis.

Au matin, il n'y avait presque plus d'eau dans les bidons; les chevaux souffraient atrocement de la faim et de la soif, et les Cinq décidèrent de les lâcher, pour qu'ils pussent aller brouter l'herbe de la vallée et étancher leur soif à la rivière.

Bird Bainbridge observa les ennemis longtemps et avec soin et parvint à les compter.

— Notre pard invisible les décime méthodiquement, déclara-t-il; il les tue l'un après l'autre à coup sûr.

Cette assurance donna aux Cinq l'espoir que les brigands abandonneraient bientôt le siège et s'en iraient. Ils gardèrent donc leurs chevaux à l'intérieur de l'enceinte et attendirent.

La nuit était à peine tombée qu'on entendit tout à coup le bruit crépitant et accompagné d'éclairs d'une douzaine de coups de feu tirés en succession pour ainsi dire ininterrompue.

— Ça, c'est Buffalo Bill! c'est sa terrible carabine à répétition! s'écria Bird Bainbridge.

Et les Cinq s'enrouèrent à force de pousser des hourras en l'honneur du héros

---

Vengés enfin.

En quittant Fort McRae, Buffalo Bill suivit le sentier qui conduisait à Meadowland Valley, jusqu'à l'endroit où il bifurquait dans la direction du fort Tule Rosa. Il arriva là sans incident et n'y resta que peu de temps. Alors il obliqua vers le nord pour traverser le Plateau des Zunis et atteindre Deep Spring, où il avait donné rendez-vous à Lone Buffalo.

Il ne doutait pas que l'Indien ne s'y trouvât avec des renseignements sur la bande des malfaiteurs, et il s'attendait à y faire une longue halte. Comme il s'en approchait, tard dans l'après-midi, il fut surpris de voir des chevaux en train de brouter non loin du Petit Colorado. Presque aussitôt, il aperçut un cavalier qui s'avançait vers lui.

— C'est Lone Buffalo, et il s'est procuré, je ne m'imagine pas comment, un beau troupeau de chevaux, se dit l'éclaireur.

Bientôt après les deux cavaliers se rencontrèrent.

Le visage de l'Indien s'anima en racontant ce qu'il avait à dire.

Il avait trouvé, plusieurs jours auparavant, la piste des outlaws, et découvert leur campement sur les bords du Petit Colorado.

Il les épiait d'une hauteur, quand il aperçut une troupe de quatre cavaliers et, plus loin, sur la plaine, un cavalier solitaire poussant devant lui un cheval de bât.

Il ne pouvait, d'où il était, les avertir, bien qu'il eût reconnu en l'un d'eux le jeune guerrier de l'Etoile d'Argent qui était venu les attendre au passage, Buffalo Bill et lui, pour les prévenir du guet-apens de Lasso Sol. Il avait assisté de loin à tout ce qui s'était passé ensuite, et il le dit à l'éclaireur.

— Combien sont les bandits? demanda Buffalo Bill.

L'Indien leva quatre fois une main ouverte.

— C'est une force assez considérable. Alors, qu'avez-vous fait?

— Aidé, répondit laconiquement le chef tonca.

Et il fit comprendre à son ami, le chef blanc, comment il avait diminué le nombre des brigands en tirant dessus, la nuit, le mieux qu'il pouvait.

Il dit aussi comment il avait tué le gardien et effrayé les chevaux, qu'il avait ensuite poussés jusqu'à l'endroit où ils étaient en train de paître; et il ajouta qu'il était bien heureux de voir le grand éclaireur, car, à eux deux, ils pourraient effrayer tout à fait les outlaws et les disperser.

— Nous devons faire mieux, Lone Buffalo. Il faut les exterminer. De pareils coupe-jarrets ne méritent aucune pitié, et ce brave garçon sera vengé plus promptement que nous ne le pensions. Il a déjà fait pour son compte d'excellente besogne; mais nous allons faire de notre mieux pour en finir tout de suite avec ces scélérats. Examinons à nous deux la manière d'y procéder.

Le résultat de cette consultation fut qu'on fabriquerait une douzaine de mannequins pour figurer des hommes, et qu'on les mettrait à cheval, en les attachant solidement. Cela était d'autant plus facile que le rusé et prévoyant chef indien avait furtivement bridé et sellé les animaux avant de tuer leur gardien et de les disperser.

Lorsque la nuit fut tombée, ils se dirigèrent vers le campement sous les cèdres en bel appareil. On aurait juré que l'éclaireur et le Peau-Rouge avaient une douzaine de cavaliers à leur suite.

Alors l'éclaireur, laissant à Lone Buffalo le soin d'amener les pseudo-cavaliers jusqu'au camp, se glissa sous les arbres le plus près possible et ouvrit le feu avec sa redoutable carabine à répétition. L'effet fut foudroyant, on peut le dire. En même temps, l'Indien survenait au galop avec ses cavaliers-fantômes, auxquels la clarté lunaire prêtait une apparence de vie; et l'éclaireur, de sa voix puissante, jeta l'ordre:

— Soldats, chargez!

Les outlaws survivants, saisis de terreur, prirent la fuite.

Les Cinq Guerriers se précipitèrent hors de leur forteresse sur leurs chevaux, tout fatigués qu'ils étaient, et se mirent à la poursuite des bandits. Ceux-ci, acculés à la rivière, se retournèrent et firent une résistance désespérée.

Bird Bainbridge et le Peau-Rouge furent légère-

ment blessés; deux poneys furent tués, mais, sous le feu nourri de leurs adversaires, les scélérats demandèrent grâce.

Cinq des desperados furent faits prisonniers et conduits vivement à leur ancien camp, sur les bords du Petit Colorado, où l'on trouva en abondance du bois, de l'eau et de l'herbe pour les animaux.

A minuit, on alluma les feux du bivouac, et on prépara le souper que les Cinq attaquèrent avec le même entrain qu'ils venaient d'attaquer l'ennemi, de sorte qu'ils anéantirent, non sans que Buffalo Bill et l'Indien les aidassent vigoureusement, tout ce qu'ils trouvèrent devant eux.

La journée et la nuit suivantes, on resta au camp pour se reposer, et, le surlendemain matin, les Cinq Guerriers se séparèrent de l'intrépide éclaireur et de Lone Buffalo. Bird Bainbridge, profondément ému, lui dit:

— Grâce à vous, Mr. Cody, j'ai pu venger mes chers morts. Que Dieu vous garde pour d'autres bonnes actions.

Conclusion.

Buffalo Bill poursuivit seul son chemin vers Fort Wingate.

Lone Buffalo, chargé non seulement des présents que l'éclaireur lui avait apportés et parmi lesquels se trouvait une carabine à répétition, mais aussi de ceux que Bird Bainbridge lui donna, provenant du butin repris aux outlaws, se mit en route pour gagner son tepee solitaire dans la montagne. Il lui fallut quatre poneys pour transporter son équipement et ses cadeaux.

Les Cinq jeunes Guerriers et leurs prisonniers, également au nombre de cinq, reprirent la route de Meadowland Valley, emportant les dépouilles reprises aux bandits, dont ils chargèrent les poneys que Lone Buffalo avait ramenés à leur campement.

Les outlaws tués avaient été ensevelis. Les cinq prisonniers enviaient le sort de leurs complices, qui avaient ainsi échappé à la juste vengeance des colons.

Le voyage de retour à Meadowland Valley s'accomplit avec lenteur, mais un jour, à midi, la cavalcade arriva au rancho, et Bird put voir ce qu'avaient fait pour lui ses bons et compatissants voisins.

Les colons furent convoqués sans retard; ils accourent et se réunirent en assemblée.

Un juge et un jury furent bientôt élus devant lesquels les cinq prisonniers comparurent. Ils furent condamnés à être pendus, et exécutés aussitôt.

A partir de ce jour, les Cinq jeunes Guerriers de l'Etoile d'Argent furent reconnus par tous comme les éclaireurs et les défenseurs vigilants de la vallée; et, d'un bout à l'autre du pays, les colons vénérèrent le nom du colonel William F. Cody, chef des scouts militaires du Nord-Ouest.

— FIN. —

Le prochain fascicule (No. 77) contiendra:

Un Plan hasardeux, ou le Mystère du Haut Rocher.

MAGNIFIQUE PRIME!

Buffalo-Bill, Le Héros du Far-West.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés:
Le 1er vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2e vol. les livraisons 26 à 50.

Nick Carter, Le plus grand Détective américain.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés:
Le 1er vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2e vol. les livraisons 26 à 50.

Reliure en 2 couleurs : brun et bleu pâle, titre doré.

Prix de chaque Volume : 8 Fr.

Pour recevoir ces volumes, s'adresser à tous les Libraires et Marchands de Journaux, ou à la Maison **A. Eichler, 41, rue Dauphine, Paris.**

AVIS AUX LECTEURS!

Suivant de nombreux désirs, nous avons exécuté pour

Buffalo-Bill

Deux Magnifiques Couvertures

servant à relier, l'une les 25 premières livraisons, et la deuxième les livraisons de 26 à 50.

On peut se les procurer en bleu pâle ou en brun, au prix de 1 fr. 25 l'une.

S'adresser au Fournisseur du présent fascicule ou à la

Maison **A. Eichler, 41, Rue Dauphine, Paris, 6e**

A. Eichler, édit., impr., Paris. Le Gérant: SALMON.

Nick Carter

Le plus grand Détective d'Amérique

Les meilleures et les plus captivantes histoires de détective qui existent, et telles qu' aucun lecteur français ne voudra laisser passer l'occasion de les connaître.

Les fascicules déjà parus contiennent les récits suivants:

№ 1. Un Maître du Crime.
„ 2. L'Affaire Carruthers.
„ 3. Inez Navarro
„ 4. Le Serment fatal.
„ 5. La Pointe du Poignard.
„ 6. Dans le Brouillard
„ 7. Un Voisin mystérieux.
„ 8. La Victime d'un Empoisonneur.
„ 9. Un Malade dangereux.
„ 10. Les Pires Voleurs de New York.
„ 11 Le Prince des Bandits du Grand Monde
„ 12. La Pension meublée de Madame Durk.
„ 13. Le Mystère du Téléphone de l'Hudson.
„ 14. Un Meurtre sur le Grand Chemin.
„ 15. Un Colis macabre.
„ 16. Un périlleux Voyage.
„ 17. La Piste sous les Eaux.
„ 18. Le Banc des Témoins.
„ 19. Une Nuit dehors.
„ 20. La Chasse aux Documents.
№ 21. Une Effraction bien faite.
„ 22. Le Docteur Quartz.
„ 23 L'Homme aux Nerfs d'acier.
„ 24. Les Assassins du Grand Hôtel.
„ 25 Les Aventures d'un Pendu.
„ 26. La Haine d'une Sorcière.
„ 27. Le Diable dans une Maison de Fous.
„ 28. Un singulier Nœud coulant.
„ 29. La dernière Partie du Docteur Quartz.
„ 30 Un Compagnon suspect
„ 31 La Cité du Lac Michigan.
„ 32 Les Voleurs de Cadavres.
„ 33. Sur le Chemin des Coyotes.
„ 34. Un Maître Chanteur femelle.
„ 35. Dans l'Hypnose.
„ 36. Un Complot anarchique.
„ 37. Les Initiales mystérieuses.
„ 38. Un lugubre Problème.
„ 39. Un Enlèvement énigmatique.
„ 40. Les Compagnons du Crime.
„ 41. César, le Chien Détective.
„ 42. La Locomotive No. 13.
„ 43. Les Empoisonnements de l'Alameda.
„ 44. Le Bouge de Mammy Tooter.

Dans le cas où l'on ne trouverait pas dans sa localité les fascicules déjà parus, s'adresser directement, en joignant 0,25 par fascicule, à la Maison

A. Eichler, imprimeur-éditeur. Paris, 41, Rue Dauphine.

New York, 33 First Street. **Londres E. C., 290** Old Street. **Dresde-A.**, Rosenstr. 107